

DIS
ge,
s de
rme
aux
est
vera
de
par
res.
nts,
son
nan
our
des
jet
m-
de
lé,
or-
n-
ui-
rs
er-
ux
es
ir
rs
le

FÉVRIER 1907
26^e ANNÉE
N° 203

FIGARO ILLUSTRÉ

PUBLICATION
MENSUELLE
26, Rue Drouot

ZONARO



Reproduction interdite

ACCORDS ORIENTAUX

PASTEL DE F. ZONARO

Ayuntamiento de Madrid

PRIX { 3 FRANCS ;
ÉTRANGER : 3 FR. 50

Abonnement { France. 36 francs
d'un an { Étranger (Union postale). 42 —



Les
**Pères
Chartreux**

dépossédés
pour la France de
leurs anciennes marques
vendues aux enchères

**ont emporté
leur secret**

et fabriquent à TARRAGONE

*Exiger cette nouvelle bouteille
en demandant la*

"LIQUEUR DES PÈRES CHARTREUX"
ou simplement (TARRAGONE)

"Une Tarragone"

SERVICE "LE GUI" Faïence Terre de Fer imprimé en
Bleu-Vert sur pâte blanche

Table 12 couverts, 74 pièces : 38 fr. — Dessert 12 couverts, 42 pièces : 20 fr.



Adresser les commandes au **GRAND DEPOT, 21, Rue Drouot, PARIS**
ou demander le **Catalogue spécial des Services de Table**, ainsi que les nouvelles feuilles
d'Albums colorés envoyés franco, contenant les dernières nouveautés.

L'IODHYRINE du Docteur DESCHAMP
EST LE SPÉCIFIQUE PAR EXCELLENCE de L'

OBÉSITÉ

CACHETS PILULAIRES
préparés par L. LALEUF, pharmacien à Orléans.
SEUL PRODUIT SÉRIEUX, GARANTI ABSOLUMENT INOFFENSIF

Sans action nocive sur
LE CŒUR, L'ESTOMAC, LES REINS.

Fait MAIGRIR PROGRESSIVEMENT
EN QUELQUES SEMAINES

Ne laisse pas de rides. — Convient aux deux sexes.

Le Traitement complet : 10 francs. — Envoi
fco et discret contre mandat adressé à M. H. DUBOIS,
pharmacien, ex-interne, 5, rue Logelbach, PARIS
(Parc Monceau), Tél. 502-76, ou une bascule de
précision est à la disposition de nos clients.

Principales Pharmacies de France et de l'Étranger.
Seuls concessionnaires pour l'Empire de Russie :
Luxembourg et C^{ie}, Varsovie, Zorawia, 40.

Luxuriance des SEINS
EN 2 MOIS
par les **PILULES ORIENTALES**
Les seules qui développent, raffermissent,
reconstituent les SEINS, effacent les
caillies osseuses des épaules et donnent au
Buste un gracieux embonpoint. Bienfaisantes
pour la santé. — Approuvées par les célé-
brités médicales. — Résultat durable.
FLACON AVEC NOTICE : 6 fr. 35 FRANCS.
RATIE, Ph^{en} 5, Passage Verdeau, Paris (9^e)
Dépôts: Bruxelles, Ph^{ie} SAINT-MICHEL
Genève, Droguerie CARTIER & JORIN

LES CAPSULES D' **APIOL** *
DES DES
JORET & HOMOLLE
GUÉRISSENT Les DOULEURS, RETARDS,
SUPPRESSIONS des ÉPOQUES
Le Fl. 4'50 F^{rs}. Ph^{ie} SÉGUIN, 165, Rue St-Honoré, Paris

SAVON DENTIFRICE VIGIER
Le Meilleur Antiseptique. — Ph^{ie} 12, B^e Bonne-Nouvelle, Paris.



CYCLES, Motocyclettes et Auto
C-"Albatros" H. BILLOUIN, Ing.
Const. 104, Av. de Villiers, Paris.
Bicyclettes neuves de gr. luxe, course et
route garanties d. 120 f., d'occasion en bon état d. 80 f.
Motocyclettes neuves, sur commande, route et course de
2 à 6 chevaux depuis 500 f., d'occasion depuis 150 f.
Voitures Automobiles neuves et sur commandes d. 2900 f.
2 et 4 places, d'occasion 500 f. Réparations et Transformations
Accessoires et Pièces détachées. Facilité de paiement.
Prix modérés. Catalogue franco. Téléphone 548-03

LES MEILLEURES CONSERVES
sont celles de la Marque

"LA CALIFORNIE"

Étiquettes jaunes.

IMPORTATION DIRECTE
dans toutes les bonnes Maisons.

PARIS, 10, Faubourg Poissonnière, 10, PARIS.

Le Laurénol

es

LE PLUS EFFICACE

et

LE PLUS INOFFENSIF

des

Désinfectants

Pharmacie Normale, 19, rue Drouot

18, RUE DES MATHURINS
& 47, B^e HAUSSMANN
(Opéra)

LE HAMMAM
BAINS
TURCO-ROMAINS
SANTÉ, FORCE, HYGIÈNE
FONDÉ EN 18 6

DENTS conservées
PAR L'EMPLOI **FORMODOL**
JOURNALIER DU
EN VENTE PARTOUT
Soignées, extraites ou posées
SANS AUCUNE
DOUTE DU PARLE
9.000 Attestations. Brochure franco.
INSTITUT DENTAIRE, 2, R. Richer
128, Rue Rivoli, Paris.

CONSERVATION et BLANCHEUR des DENTS
POUDRE DENTIFRICE CHARLARD
Boite : 2'50 Franco. — Pharmacie, 12, B^e Bonne-Nouvelle, Paris.

VEILLEUSES FRANÇAISES
FABRIQUE A LA GARE
JEUNET FILS
Successeur de son Père
Toutes les boîtes
peut en timbre sec
JEUNET, INVENTEUR
[Se trouvent dans toutes
les bonnes maisons d'Épicerie et
de Quincaillerie]

APPAREILS INDUSTRIELS
A PRODUIRE
Froid et Glace
PROCÉDÉS
RAOUL PICTET
PARIS : 28, Rue de Grammont
ENVOI FRANCO DU PROSPECTUS

COMPTOIR NATIONAL D'ESCOMPTE

CAPITAL : 150 MILLIONS — Lettres de Crédit pour VOYAGES — Location de Coffres-Forts. — Agences dans les VILLES d'EAU

CONTRE
OBÉSITÉ
Pilules Fondantes
de **Marienbad**
N^{os} 1-2-3-5
& SAVON BI-IODÉ COURTOIS
Phac-Simile de la Boîte en réduction
Comme garantie d'authenticité et pour éviter les contrefaçons, exhibez sur chaque boîte, le timbre de l'Union des Fabricants.
PHARMACIE NORMALE
15-17 Rue de Provence-PARIS - 17-19 Rue Drouot
ENVOI FRANCO de la NOTICE

Hygiène de la Bouche et de l'Estomac
Après les repas, 2 ou 3

PASTILLES VICHY-ÉTAT

facilitent la Digestion

Se vendent en boîtes métalliques scellées

1 fr., 2 fr. et 5 fr., portant la MARQUE DE GARANTIE

VICHY-ÉTAT

Pour tous renseignements, prix et conditions concernant la

Publicité du commerce

dans tous les journaux, Négociants et Particuliers ont intérêt à s'adresser à

HUGUET, MINART & C^{ie}

11, Boul. des Italiens, PARIS

Téléph. 112.45 & 280.88

régisseurs de toute la publicité de la plupart des grands illustrés et périodiques, et qui four-
niront gratuitement devis et renseignements de détail ainsi que tous avis et conseils utiles.

Les Chroniques du Mois

ÉLOGE DU MUSIC-HALL

A MM. PIERRE... OU PAUL

Saint-Hilaire en Lignières
2 février.

Messieurs... ou Monsieur,

Les soirées d'hiver sont très longues, à la campagne, et l'on en profite pour méditer et raisonner entre soi, tant bien que mal, sur ce qui se passe à Paris. Peut-être même ne serait-il pas mauvais que vous vous préoccupassiez, de temps en temps, vous autres Parisiens, de ce que les ruraux pensent de vos affaires ; car vous êtes si pressés, si bousculés par la vie qu'il vous devient de plus en plus difficile de vous regarder vivre. On a trop de choses à faire à Paris, pour avoir le temps de réfléchir beaucoup à ce qu'on fait.

C'est ce qui explique sans doute pourquoi la ville la plus spirituelle de France est celle où il se dit le plus de bêtises, et où s'impriment les pires naïvetés.

Par exemple, messieurs les journalistes, qui sont un peu nos directeurs de conscience, ont fait, ces jours derniers, une découverte qui m'a beaucoup amusé.

Ils ont cru s'apercevoir que la vertu revenait en honneur parmi vous, et que le public, à la fin, se lassait de l'étalage d'immoralité, de grivoiserie brutale, d'obscénité bête dont certains petits théâtres, et plus particulièrement vos cafés-concerts lui infligent le spectacle.

Cette réaction date, si je ne me trompe, de l'époque récente où fut supprimée chez vous la censure. La censure empêchait, paraît-il, les Parisiens d'avoir autant d'esprit qu'ils eussent voulu. Ses ciseaux coupaient les ailes au génie ; et quelques philosophes affirmaient qu'aussi longtemps qu'il ne serait point loisible à un auteur dramatique de tout écrire, à un chansonnier de tout chanter, la liberté de penser serait un vain mot.

On vous a donc donné cette liberté-là. On a supprimé la censure, et, sans tarder, nous avons pu apprécier les bienfaits de cette innovation.

L'Ordure s'est installée en souveraine dans tous les lieux où l'on chante. On souffrait de n'être que grivois ; on a goûté la volupté de pouvoir impunément devenir sale, et ce fut d'abord un ravissement...

Puis cet enthousiasme s'apaisa ; et, soudain, l'on vit les mêmes philosophes qui défendaient naguère avec une si rude ardeur les droits sacrés de la pensée humaine, froncer le sourcil. Tout de même, il leur semblait qu'on allait un peu loin et que, pour d'honnêtes gens, le café-concert devenait un lieu difficile à fréquenter. J'entends dire que certaines revues de fin d'année, notamment, furent l'occasion de dialogues, d'exhibitions et de couplets si extraordinaires que la foule, après s'en être amusée, s'en émut. Et enfin, voici un petit événement propre à rassurer et réjouir la conscience des honnêtes gens : le mois dernier, les interprètes et l'auteur d'un de ces mauvais spectacles étaient contraints tout à coup de quitter la place, de s'enfuir — plus surpris qu'humiliés ? — sous les huées et les crachats.

Mon journal m'a appris que cette exécution eut un gros succès ; et depuis ce soir-là le bruit court, en effet, dans mon département, que Paris est en train de redevenir vertueux.

Revirement étrange, autant qu'inattendu ! Bloqué dans ma maisonnette par la pluie et les brumes qui, depuis plusieurs semaines noient nos prairies du Cher, j'ai beaucoup médité sur cette aventure, et je commence à me demander

si, une fois de plus — mais à leur insu, cette fois-ci — les Parisiens ne se sont pas un peu moqués de nous ?

Où, en vérité, cette soudaine crise de vertu ne me dit rien qui vaille. J'ai de la méfiance. Et voici pourquoi :

Les Parisiens ne sont jamais, en politique, de l'opinion de leur gouvernement. Cela est bien connu. Il nous arrive, à Saint-Hilaire, de penser du mal de ce que font nos ministres, et, une autre fois, d'en penser du bien ; nous sommes des gens sans génie, mais pleins d'honnêteté et tout à fait dépourvus de parti-pris. A Paris, au contraire, l'Autorité publique n'est point une chose qu'on discute : elle est une personne qu'on blague. Pourquoi ? Parce qu'elle est l'Autorité.

Vous ne détestiez pas la censure à cause du mal qu'elle vous faisait... il y a longtemps que la censure, en France, ne fait plus de mal sérieux à personne ; vous la détestiez, parce qu'elle était une forme de discipline imposée par le gouvernement ; une puissance devant quoi il était entendu que devait s'incliner, le cas échéant, votre fantaisie. Le censeur, c'était le "Pion" ; et les Français ont, dès l'école primaire, horreur du pion. Ça n'est pas une opinion, c'est un instinct national, et que je note sans le discuter.

Il en va de même en politique, n'est-il pas vrai ? Les Parisiens étaient républicains sous l'Empire ; la République modérée les a faits radicaux ; la République radicale, nationaliste ; et depuis que l'Eglise est en conflit avec le Gouvernement, nous voyons M. Henri Rochefort prendre contre M. Clemenceau la défense des séminaires.

Il était donc tout naturel que, le Gouvernement ayant ordonné : « La censure est abolie, et désormais l'on peut tout dire », les Parisiens, fidèles à leur tradition, se soient écriés une fois de plus qu'on les gouvernait mal, et qu'il était scandaleux qu'on pût tout dire !

Et voilà comment, monsieur, par un détour imprévu, l'esprit d'opposition, qui est au fond de toutes les âmes parisiennes, vous ramena doucement de la licence à la vertu. Vous avez, il y a dix-huit ans, crié : Vive Boulanger ! le mois dernier, vous criez : A bas Colette ! Au fond, c'est la même chose. Cela veut dire : « Embêtons le Gouvernement. »

Et cela ne prouve pas du tout que les couplets licencieux et la pornographie dramatique aient fini de vous amuser. Pour dix journalistes qui condamnent cet abaissement de nos mœurs, et pour deux cents jeunes gens qui se donnent le chic d'en paraître indignés, il y a dans Paris cent mille ménages bourgeois qui continueront de fréquenter les cafés-concerts avec joie, et de se divertir chaque soir, c'est-à-dire de se gâter l'esprit au spectacle des petites ordures qu'on leur y sert.

Or, ne pensez-vous pas que c'est grand dommage, et que l'institution parisienne du café-concert était digne de meilleures fins ?

Je n'ai pas, en vérité, du music-hall la mauvaise opinion qu'en général on en a dans l'honnête bourgeoisie de chez nous. Sans doute, monsieur, la plupart de ces entreprises sont devenues d'abominables foyers de corruption. On y chante de petites chansons assez malpropres, on y joue de petites pièces d'une affligeante stupidité, on y coudoie maintes jeunes femmes dont la tenue et l'allure attestent que leur réputation laisse à désirer.

Mais à qui la faute, je vous le demande ? Il ne dépendait, — et il ne dépend encore, à cette heure — que des hommes qui ont la charge de ces entreprises d'en faire les

plus séduisants centres de récréation qu'il y ait à Paris.

On n'est guère plus mal assis au café-concert que dans les plus fameux de vos théâtres ; il n'y fait pas plus chaud, les chapeaux des femmes n'y tiennent pas plus de place, et l'on y rentre et l'on en sort plus commodément qu'au théâtre. On y jouit de la liberté de fumer, de se rafraîchir sur place, de garder son chapeau sur la tête, si l'on est enrhumé, de rester debout si l'on ne veut pas payer le prix d'un siège, et de se déplacer, quand on est fatigué d'être assis. Le spectacle, composé le plus souvent de plusieurs parties, de pièces courtes et détachées, ne requiert pas, de gens qui sortent de table, une attention soutenue ; et pour avoir manqué le lever du rideau, je ne suis point exposé, comme à la comédie, à ne rien comprendre, pendant une soirée, de ce qui se passe devant moi : voilà donc un genre de récréation propre, en principe, à contenter mon hygiène et à rassurer mon esprit.

Ce n'est pas tout. Il me semble bien qu'à mon insu j'apporte au café-concert une disposition d'esprit particulière, un penchant à l'indulgence, et comme un parti-pris de m'amuser de peu, qui m'y rendent vite accessible à la joie. Au théâtre, je me prends au sérieux ; je raisonne et j'épluche ; je ressens une sorte de malsain plaisir à m'empêcher d'avoir du plaisir, et si un acte sur trois m'a ennuyé, je m'en vais avec l'impression d'une soirée perdue. Au music-hall, c'est le contraire : que, sur dix numéros dont se compose le programme de la soirée, deux ou trois seulement excitent mon rire et me surprennent par quelque côté imprévu d'originalité ou de bouffonnerie, je veux ne me souvenir que de ceux-là. Je suis content. Je n'ai pas perdu ma soirée.

Que faudrait-il donc, monsieur, pour que le café-concert devint, à l'usage des « honnêtes gens », un lieu tout-à-fait délicieux à fréquenter ? Bien peu de chose, en vérité. Il suffirait qu'un peu plus d'esprit y remplaçât la bêtise ; que l'obscénité ne s'y étalât point si tristement ; que la licence des paroles et du geste n'y allât point au-delà de ce que la saine « gaularie » permet.

Car nous ne saurions nous passer d'un brin d'immoralité dans la plaisanterie. C'est une affaire de race, et comme on dit, nous avons cela dans le sang. J'en trouve la preuve dans le substantif même dont nous nous servons pour exprimer ces choses. Certains propos grivois qu'on tient chez nous s'appellent des gaularies ; je n'ai jamais entendu dire qu'on appelât ces propos-là des latineries, des germaneries, des saxonneries, quand c'est à Rome, à Dusseldorf ou à Edimbourg qu'on les tient.

Mais je bavarde, je bavarde, comme un pauvre homme à qui le mauvais temps donne du loisir, et j'oublie de conclure.

Ma conclusion, monsieur, la voici : c'est qu'il y a présentement une révolution à faire à Paris. Rien de moins.

Elle sera faite par l'imprésario qui aura compris qu'aucune raison ne s'oppose à ce que les hommes de talent travaillent enfin pour le café-concert, et qui, fort de cette conviction, aura réussi à les y attirer.

Pourquoi ne les y attirerait-il pas ? J'ai assez voyagé, monsieur, hors de mon village, pour connaître un peu l'âme des foules ; et j'ai constaté que partout, et notamment à Paris, la foule est une nonchalante bonne fille, et qui ne demande qu'à aller où la conduisent ses amuseurs ordinaires. On lui sert des sottises ? Elle les subit ; des gaularies ? elle s'en réjouit ; des ordures ? elle s'y divertit

tout bas, en ayant l'air de se fâcher ; de la vraie poésie, de la vraie musique, et de l'esprit pour tout de bon ? Elle s'y précipile...

C'est cette nonchalance là, voyez-vous, et cette absence de parti-pris qu'il est temps d'exploiter au profit de la saine raison et des bonnes mœurs. Je jurerais qu'il y a dans Paris, à cette heure, cent jeunes hommes de talent qui ne demandent qu'à rimer pour le café-concert de jolis couplets qu'on leur payera bien, et plus de dix jeunes musiciens capables d'écrire sur ces vers-là de bonne musique. Je suis sûr que, parmi vos auteurs dramatiques les plus applaudis, il n'y en a pas un qui, moyennant une rémunération honnête, ne consentit à écrire à la fin de chaque année, pour un music-hall en renom, deux ou trois scènes de revue qui, jointes à d'autres et mises au point par un homme du métier, contribueraient à composer, pour la joie de tous les esprits, le spectacle satirique le plus fin, le plus délicieux. Il n'y aurait qu'à vouloir et à chercher.

Et alors, pour les flâneurs, pour les bonnes gens qui ne rêvent que d'assaisonner proprement leur repas du soir d'un peu de plaisir, quels lieux bénis deviendraient vos cafés-concerts !

Et comme, à ce moment-là, il importerait peu que la censure fût ou ne fût pas supprimée !

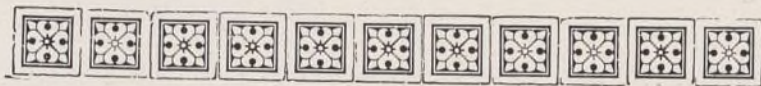
Sentez-vous cela?

Je vous prie d'agréer, monsieur, l'assurance de mon respect.

UN RURAL.

Pour copie conforme :

PIERRE OU PAUL.

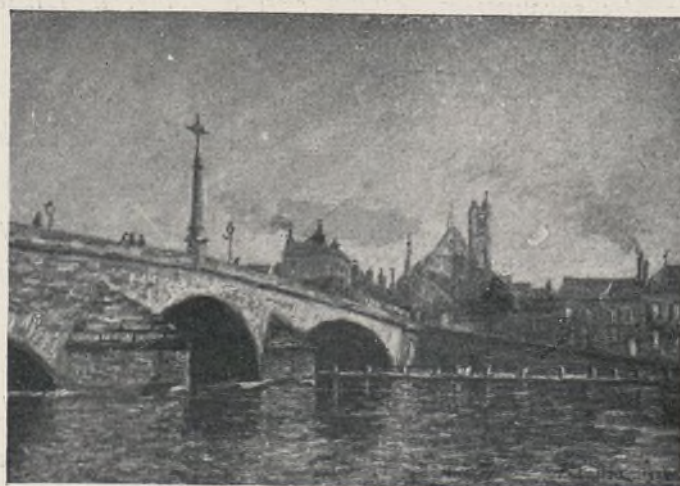


Les Beaux-Arts

GALERIE HAUSSMANN : EXPOSITION
D'ŒUVRES DE PICABIA ♦♦♦♦♦♦♦♦♦♦

Parmi les expositions ouvertes en ce moment à Paris, il est une qui attire tout spécialement l'attention, c'est celle des œuvres nouvelles de Picabia.

Il y a deux ans, lorsque Picabia se sentit assez sûr de lui pour oser une exposition particulière, j'avais indiqué tout ce qu'on devait attendre d'un peintre tel que lui, et dont les débuts, en un acte public qui offrait un ensemble d'œuvres au jugement de tous, se signalaient par autre chose que par des promesses. Certes, la vogue qu'il connut alors, souleva contre lui quelques critiques amères, disons le mot, quelques jalousies dont il eut le bon goût de ne point pénétrer la malice, petites jalousies humaines, excusables de la part de concurrents moins heureux. Picabia n'y puisa qu'une nouvelle énergie au travail, qu'une volonté plus forte d'atteindre à ce *mieux*, qui est le but éternel de l'art. Et l'on peut affirmer que son étape fut particulièrement féconde.



LE PONT DE VILLENEUVE-SUR-YONNE. (*Effet de soleil*)

On lui a reproché de marcher avec trop d'aisance dans le sillon creusé par le maître regretté qu'est Sisley ; s'il avait eu un seul instant la pensée d'imiter Sisley, ce reproche là lui eût été sensible.

6

Mais l'admiration tendre qu'il a pour l'œuvre et pour le génie de Sisley l'avait incité à chercher dans le pays de Moret, que Sisley a immortalisé, l'aliment de sa sensation d'art ; comme son maître, il en a pénétré le pittoresque simple et beau, il en a perçu le charme robuste, et il en a rendu l'aspect avec une parfaite sincérité. Or, parce que Sisley savait exprimer la vérité, était-il nécessaire que Picabia, pour éviter d'être accusé d'imitation, s'appliquât à demeurer à côté de la vérité ?

D'ailleurs il a suffi à Picabia de changer de pays pour que sa personnalité se dégagât complètement, pour qu'un autre pittoresque exigeât de lui, non pas un autre technique, mais une autre gamme d'expression ; il joua dans ses œuvres nouvelles, d'un autre clavier, et qui sait ! au cas où Sisley se fût installé aux mêmes endroits, sous le même ciel, peut-être aurait-il donné des interprétations identiques à celles que nous montre Picabia.

A part quelques incursions dans le Midi et quelques retours aux bords du Loing, à Montigny, il a travaillé à Villeneuve-sur-Yonne, et de ce joli coin, peu exploité par les peintres, il rapporte la plupart des toiles réunies pour son exposition. En sa compagnie, nous voyons passer les saisons sur la petite ville et sur la campagne qui l'environne : et ce sont autant de variations lumineuses sur un thème dont l'artiste s'est donné la peine de comprendre les harmonies, et de chercher la synthèse. Ici, c'est *Villeneuve-sur-Yonne sous la neige* ; là *l'Inondation à Villeneuve-sur-Yonne* ; plus loin *Les premières feuilles, Soleil d'avril à Villeneuve-*

PREMIÈRES FEUILLES. (*Soleil d'avril*)

sur-Yonne, à côté l'Hiver à Pont-Aubert, Yonne, et d'autres encore que l'on remarquera, de Villeneuve et d'autre part, telles le *Coucher de soleil* sur Pont-de-Bouc, le *Brouillard* sur les bords du Loing à Montigny, les *Châtaigniers*, dans la Nièvre, les *Pins* à Saint-Honorat, *Passy-les-Tours*, *Effet de lune*, la *Maison de Ziem* aux *Martigues*, les *Oliviers* sur l'étang de Berre, etc.

Et voilà que dans ces œuvres, qui disent les semaines et les heures, les tempêtes et les accalmies, les neiges lourdes et froides et les soleils joyeux, dans ces œuvres qui semblent ne vouloir la vibration de lumière et d'atmosphère que pour manifester plus complètement l'aspiration du peintre vers une signification de réalisme sincère, voilà qu'on devine une âme qui chante, une âme qui s'épanche, une âme qui se livre entièrement, après s'être enthousiasmée à la lecture du livre universel qu'est la nature.

Mais pour trouver la loi par où l'artiste traduit la réalité de l'idéal, il lui faut assouplir sa main qui sera son agent d'expression, à toutes les équations dont la solution fournira l'aliment de ses interprétations émotives. Or c'est parce qu'il est pénétré de cette nécessité de s'affranchir des difficultés matérielles de l'expression, que Picabia s'attache avec tant de volonté et de patience au dessin, au trait qui parle parce qu'il synthétise. Lorsque, pendant les heures du jour, il s'est enfiévré après un ton qui ne voulait pas chanter ainsi qu'il le souhaitait ou après une composition de nature dont tous les termes lui venaient, abondants et pressés, au bout des doigts, le soir. le

crayon ou la plume à la main, sur le papier blanc, il dessine : tel le virtuose, assis à son clavier, égrène des gammes, s'élance à l'escalade des arpèges, ou prélude, au hasard de sa disposition psychique, à des



LES ARBRES EN FLEURS A VILLENEUVE-SUR-YONNE

improvisations de premier jet qu'il oublierait le lendemain, Picabia cherche des formes, des constructions de lignes, des figurations d'espaces, que son œil a retenues, et dont son cerveau veut dégager le vrai caractère, des équations de perspectives qui étagent les plans, sans les resserrer en un manque absolu d'atmosphère; après avoir fait des portraits de nature, portraits vivants où chaque élément joue son rôle dans l'immense symphonie, il fait des paysages d'âmes, où il raconte avec une acuité rare de vision, les gens qui l'ont frappé par leur spéciale idiosyncrasie. Et dans ces feuillets qui sont ses gammes journalières, il y a de la vérité, du rêve parfois, de l'art toujours, un art plein de santé, qui explique l'étonnante robustesse que révèlent ses tableaux.

L'exposition de ses œuvres récente a, dès l'ouverture, attiré le public; c'est là une manifestation assez rare du succès, par ces temps d'indifférence, et il faut l'en féliciter.

L. R.-M.



Les Livres

L'OMBRE ET LES PROIES, PAR CHARLES DUMAS. (OLLENDORFF, ÉD.) ♦♦♦♦ AGISTHOS, PAR ALOYS DE MOLIN (PAYOT, ÉD.) ♦♦♦♦♦♦♦♦♦♦♦♦♦♦

Il est des poètes que transporte la joie de vivre et qui exultent à la vue de toute cette nature asservie à l'homme et à ses jouissances. Ils sont aimables et ils récréent. Mais combien plus attirants les chantres douloureux qui révèlent le mystère pitoyable de leur cœur.

M. Charles Dumas est de ceux-là. Chez lui, la mélancolie n'est pas une attitude de romantique attardé. Elle ne provient pas non plus d'un système préconçu qui fausserait sa vision, s'interposant comme un écran entre elle et la réalité. Sa sincérité est indéniable, attestée par des confidences qui sembleraient naïves, si elles n'étaient la raison d'être et comme les témoignages de son émotion. A travers sa poésie, on reconnaît l'un de ces sensitifs qui blesse le contact de la vie, incapables de dominer et de raisonner leurs impressions, incapables aussi de heurter une souffrance sans être meurtris. Les autres oublient ; chez eux, la blessure demeure, et leur vie est une passion, intolérable, s'ils n'avaient pour l'adoucir, l'expression même de la souffrance.

A cette sensibilité, le poète de l'*Ombre et les proies*, doit le meilleur de son inspiration. Que de choses vécues l'on devine, sous le masque d'ombre qui les dissimule, dans des pièces comme *Rencontre au Cime-*

(Lire la suite au dernier feuillet du numéro.)



Portrait de Fausto Zonaro
Peint par lui-même

Reproduction interdite

I

L'ÉCOLE TURQUE

Un grand nombre de peintres croient, de bonne foi, faire de l'art turc, lorsqu'ils ne s'aventurent, tout simplement, qu'à « enturquer » leurs tableaux. Et cela n'est pas difficile. Quelques voiles jetés sur des têtes de femmes, des turbans enroulés autour de têtes d'hommes, au fond une mosquée, la Corne d'or, l'intérieur d'un harem, et le tour est joué.

Ces peintres de « turqueries » usent pour la Turquie, du même procédé que Gros, le chef romantique de l'orientalisme, employait pour l'Égypte et la Syrie, lorsqu'il peignit la *Bataille des Pyramides* et la *Peste de Jaffa*. A son exemple, c'est dans leur atelier qu'ils inventent de toutes pièces l'orientalisme de leurs toiles. Ils oublient que le romantisme littéraire aussi bien qu'artistique est mort de sa belle mort, et que, depuis longtemps, les lettres et les arts se sont appropriés, pour leur propre compte, la science expérimentale que Taine appliqua si merveilleusement à l'histoire.

Certes, nous possédons de grands orientalistes. Mais la place n'est pas ici pour parler, comme il convient, de nos Gérôme, de nos Benjamin-Constant, de nos Henri Regnault, de nos Clairin et de nos Dinot, de nos Paul Leroy et de nos Maurice Rombert. Leur Orient n'est pas la Turquie, et les lieux et les mœurs du Caire, d'Alger, de Fez et de Tunis diffèrent de ceux de Stamboul comme diffèrent entre eux les azurs et les coutumes de la Touraine et de la Provence, de la Bretagne et du Roussillon.

Pour mettre la Turquie sur toile, il faut avoir, de longues années, communiqué avec ses aubes roses, ses midis de feu, ses crépuscules ensanglantés; il faut avoir pénétré « l'âme » de sa lumière, et « l'âme » de ses ombres, « l'âme » de ses usages et « l'âme » de ses types. Les études mêmes, prises sur place, ne peuvent servir, efficacement, qu'à l'artiste imprégné de cette nature. Pour le peintre qui ne la connaît pas, intimement, ces esquisses pourront lui inspirer « l'enturquement » d'une toile,

L'ORIENT ARTISTIQUE

Fausto ZONARO

Peintre de S. M. I. le Sultan

mais ne feront jamais que cette toile représente la lumière même du ciel de Turquie et les harmonies de cette lumière sur la gamme colorée des choses.

Cette lumière, précisément, et l'action de cette lumière sur les objets résument toute l'esthétique de « l'école turque » et en constituent, en même temps que les qualités maîtresses, les déconcertantes difficultés.

Dans une étude sur « Les premiers salons de Constantinople » que j'ai fait paraître, en juillet dernier, dans *L'Art et les Artistes*, je définissais ainsi cette Ecole : une manière d'impressionnisme appliqué aux rayons par laquelle l'artiste cherche à éveiller chez le spectateur les impressions que provoque en lui non la vue même des choses, mais l'action de la lumière sur ces mêmes choses.

Si par impressionnisme on veut bien entendre, avec M. Gustave Geffroy, une peinture qui va vers le phénoménisme, vers l'apparition et la signification des choses dans l'espace, et qui veut faire tenir la synthèse de ces choses dans l'apparition d'un moment, on conçoit aisément de quelle magie peut être créatrice cette école lumineuse qui, s'inspirant du soleil, englobe de rayons et d'ombres la synthèse des choses dans l'apparition d'un moment. Ombre et lumière, toute l'école turque tient dans ces deux mots, mais ombre et lumière des pays osmanlis si dissemblables de la lumière et des ombres des pays d'Occident.

Plus que le plein



Reproduction interdite

F. ZONARO. — ORIENTALE. — PASTEL
Appartient au Comte P. Camerini, de Padoue

REPRODUCTION
RIGOREUSEMENT
INTERDITE



Reproduction interdite
F. ZONARO. — ETUDE POUR "L'ATTAQUE"
Appartient à S. E. Munir Pacha
Ambassadeur de Turquie à Paris

n'embrasse qu'un poudroïement d'or où des lignes d'un gris-blanc, plus ou moins lumineux, accentuent les couleurs, les éclats et les reliefs. Aussi l'artiste, familiarisé avec ces orgies de rayons, sait-il le parti qu'il peut en tirer, s'il se rapproche

FIGARO ILLUSTRE

soleil des autres cieux, la lumière crue des cieux turcs, prise en elle-même, absolument, est aussi ingrate que désillusionnante. Regardez-la de loin dardant sur un paysage, enveloppant les terrains, les habitations, les arbres et les êtres. Plus elle est intense et plus la coloration de tout ce qui forme le tableau disparaît. Dans l'espace trop baigné de soleil, les éclats s'amortissent, les reliefs s'effacent, les tons perdent leurs rapports et leurs valeurs. L'œil

parfaite, la peinture turque doit requérir et posséder certaines qualités qui passeraient à nos yeux pour des imperfections, voire pour des défauts. L'artiste qui, exposant à Paris un coucher de soleil dans la mer de Marmara, nous représenterait une serpe sanglante s'enfonçant dans les flots, comme dans de la chair vive, et faisant tout saigner autour d'elle, ciel, horizon, nuées et vagues, serait, non sans raison, taxé d'in vraisemblance sinon de fausseté. Il corrigera donc son œuvre de façon à satisfaire notre sens artistique. Mais en la corrigeant, il ne nous donne plus une sensation d'Orient.

Elle est telle, pourtant, la création là-bas, et l'exemple du soleil couchant peut s'appliquer à tous les autres états de la nature.

Le grand peintre orientaliste serait donc celui qui, par la maîtrise de son talent, nous imposerait les magnificences de cette nature, non pas revues, corrigées et ramenées à notre entendement visuel, à nous, mais telles qu'elles sont, prises sur le vif, et rendues suivant sa compréhension optique, à lui : celui qui, dans l'interprétation de ces images, emploierait un art prestigieux tel qu'il force nos yeux et notre esprit, igno-



F. ZONARO. — BAÏRAM
Danse populaire de la Pâque Turque

Reproduction interdite

du paysage, si surtout, il sait placer des ombres à côté de cette fulguration incessante.

Cette même lumière alors, appliquée de près aux objets les revêt de couleurs et de demi-teintes que nous ne leur connaissons pas. Un objet, connu chez nous, par des tons déterminés, revêtira sous l'action du soleil de Turquie, d'autres tons, des tons qui nous sont ignorés. Ce n'est pas que les yeux soient conformés autrement, non, mais ils perçoivent autrement, sous l'action de la lumière orientale. Les ombres mêmes subissent cette influence. Les aubes et les crépuscules de Stamboul ne ressemblent pas aux autres aubes, aux autres crépuscules. Les nuits elles-mêmes sont faites d'une lumière d'ombres qui semble prolonger la lumière du jour.

On se rend donc, facilement, compte que, pour être

rants, pourtant, de ces visions, à les accepter, à les admettre, à les croire non seulement possibles, mais existantes, et plus que vraisemblables, vraies.

II

FAUSTO ZONARO

Ce grand peintre de l'école turque existe. Il s'appelle Fausto Zonaro.

L'œuvre que Gérôme a consacrée au Caire, Ziem à Venise, Dinet à l'Algérie et Romberg au Maroc, Zonaro l'a accomplie pour Stamboul. Et cette œuvre est un merveilleux poème de lumière où chaque tableau chante sa strophe de soleil en des rimes de couleurs et de rayons fulgurants d'éclats imprévus.

Nul mieux que Zonaro n'a su ravir au ciel de Stamboul le secret de ses feux : papillotage d'or, jeu des radiations, rutilance des flammes, ruissellement des flots lumineux : il possède, on croirait, la « couleur du soleil », cette couleur qu'un pacha demandait, naïvement, un jour, à voir sur sa palette. Nul, comme lui ne sait peindre ces ciels striés de fins nuages roses, gazes transparentes tissées par la lumière et jetées en *yachmack*, — comme un voile de hanum, — sur la crudité des splendeurs de cobalt.

Nul, ces zénith de velours bleu se fondant, graduellement, en la gamme infinie d'un azur de plus en plus dégradé, qui, là-bas, à l'horizon, se métamorphose en lilas, en mauve, en gris, en jaune orange, en jaune d'or, en or fané, en or pâle, en un or tellement blanc qu'il semblerait un écho de rayons.

Nul, les obscures clartés des nuits du Bosphore, alors que de longues traînées de moires phosphorescentes promènent leurs ombres lunaires sur les flots qui moutonnent dans des

III

DÉBUTS DE L'ARTISTE

Fausto Zonaro est né en 1854, en Italie, à Masi, modeste commune de la province de Padoue. Comme ceux de Giotto, ses parents étaient peu fortunés et d'humble condition. Si le peintre florentin qui devint un des maîtres de « l'école italienne », débuta dans l'existence comme petit gardeur de chèvres, le peintre padouan qui illustre aujourd'hui « l'école turque » gagna son premier pain comme apprenti maçon. Le hasard qui plaça Cimabué devant Giotto un jour que le génial enfant charbonnait sur un roc les bêtes de son troupeau, ouvrit au jeune pâtre le chemin de la gloire. Une volonté tenace guida, seule, dans la vie, le petit maçon de Masi et lui indiqua la route qui conduit à la renommée.

La vie de l'artiste, jusqu'à son arrivée à Constantinople,



F. ZONARO. — YANGHEN VAR. — (AU FEU !)
Pompiers irréguliers courant à l'incendie

Reproduction interdite

« argents » noirâtres. Nul, surtout, mieux que lui n'a étudié et cherché l'intensité de la couleur, à l'ombre de l'intensité de la lumière. Il a pénétré « l'âme » des rayons et « l'âme » des pénombres. Devant la réalisation de ses toiles, on devine combien, avec ses modèles, dut être intime et fréquente sa communion.

Ses toiles ne donnent pas le change. Turques par le fond et turques par la forme, elles sont bien l'œuvre d'un artiste qui, pendant quinze ans, a mis ses dons et son savoir, son cœur et son cerveau, sa brosse et ses couleurs au service de visions d'Art conçues devant cette Nature, inépuisablement prodigue des trésors d'une palette immense, éclatante et sans cesse renouvelée.

ne tut que la longue lutte d'un homme disputant, tous les instants, son art à la matérialité de l'existence.

Il y a en Zonaro deux peintres bien distincts et si différents qu'ils semblent, pour ainsi dire, étrangers l'un à l'autre : le peintre de la nature et de la vie italiennes et le peintre de la nature et de la vie turques.

Je condenserais autant que possible la première partie de cette carrière, aussi mouvementée, cependant,



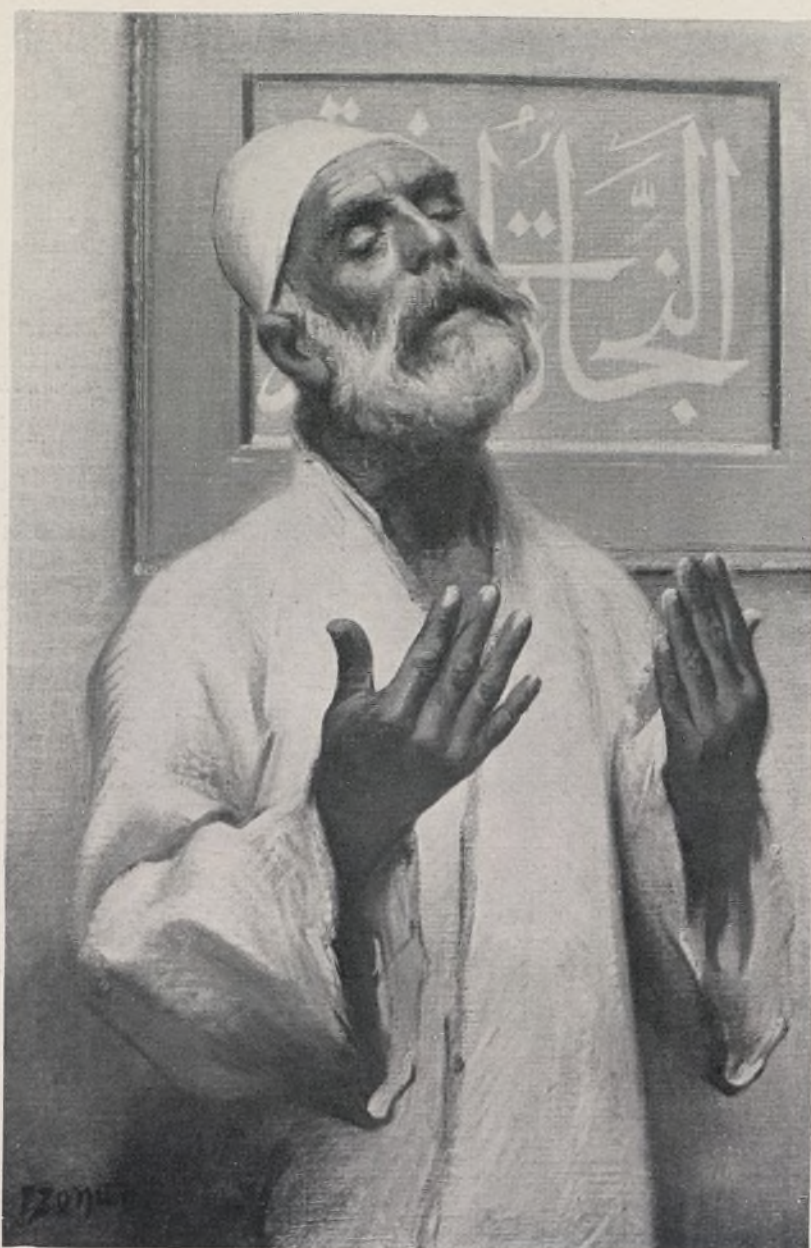
F. ZONARO. — ETUDE POUR "L'ATTAQUE"
Appartient à S. E. Munir Pacha
Ambassadeur de Turquie à Paris

Reproduction interdite

dans la vie de l'artiste que féconde en œuvre de valeurs. Je tiens, surtout, dans cette rapide étude, à faire connaître le peintre orientaliste.

Jeune encore, Zonaro quitte Masi pour Lendinara et Vérone où il étudie. De Vérone il gagne Rome, puis Naples, remonte à Padoue et pousse jusqu'à Venise. Il fait toute l'Italie, les poches pleines... de couleurs, la barbe embroussaillée, les cheveux aux vents, la chanson sur les lèvres, toujours heureux et souriant, tenant d'une main sa palette et de l'autre sa truelle, se contentant de peu et s'arrêtant partout où le caprice de ses yeux le sollicite pour un spectacle ignoré. Chaque toile vendue représente un nouveau voyage, et quand l'argent vient à manquer, il s'embauche dans des équipes de maçons ou de peintres décorateurs. Il construit et restaure des églises, remplit de fresques des palais et un petit temple gothique moyennant... trois francs par jour. Le soir et les dimanches, il fait des portraits, les place et se crée des relations. Lui-même a perdu la mémoire exacte des lieux parcourus à cette époque. Le temps alors s'écoulait sans date et les lieux dont il se souvient sont ceux où il a réalisé ses rêves avec des couleurs : surtout Naples et Venise ; ici, le Vésuve, avec ses versants de lave et sa monstre végétation qu'activent des flammes souterraines et les flammes de l'espace ; là, les eaux des lagunes doublant les couleurs et reflétant des soleils sur le sillon de toutes les gondoles.

En 1888, il vient à Paris, prend un atelier 36, boulevard



F. ZONARO. — LA PRIÈRE
Etude pour « Les Derviches Ruffai »

l'artiste. Dans cette lutte angoissante dont le souvenir enorgueillit toujours sa pensée, l'artiste fut le plus fort. Un matin, Zonaro se réveilla frais et dispos, avec son bon sourire d'antan. Le cauchemar avait cessé. Sa résolution était prise. Il partait pour Constantinople.

IV

L'ARRIVÉE A CONSTANTINOPLE

Loin de l'épouvanter, l'inconnu où il s'aventurait avait,



F. ZONARO. — L'ATTAQUE
Appartient à S. M. I. LE SULTAN

Reproduction interdite



LE JOUEUR DE FLUTE

PASTEL DE F. ZONARO

Etude pour le Tableau des DERVICHES

Reproduction interdite



GROUPE DE DERVICHES HURLEURS RUFFAÏ

PASTEL DE F. ZONARO

Etude pour le Tableau des DERVICHES

Reproduction interdite



F. ZONARO. — LES DERVICHES HURLEURS RUFFAI

Reproduction interdite

pour lui, des attirances pleines d'enthousiasme. Le cœur allègre, il fit ses préparatifs. Le lendemain il s'embarquait.

Il affrontait ce voyage avec environ deux cents francs dans la poche et quelques mots de recommandation pour un médecin italien de Péra. Il prit à bord un billet de troisième classe, mais il obtint de ne pas coucher à la belle étoile, parmi les émigrants pressés et tassés sur le pont. Il paya en peintre gentilhomme cette légère faveur : il fit, pendant le trajet, le portrait grandeur nature du capitaine.

Quel émerveillement pour l'artiste, lorsque, après avoir tourné la pointe du Sérail, le vapeur entra dans le port de Constantinople. Ses yeux ne se rassasiaient pas du spectacle, unique au monde, qui, à chaque tour d'hélice, déroulait magnifiquement son prestigieux panorama. « Voilà l'idéal rêvé ! » s'écria-t-il devant cette révélation. Et il débarqua, comme un homme ivre, oubliant dans son ravissement que le voyage avait absorbé presque toutes ses économies.

Dès le premier jour, il se met à l'œuvre. Il observe les choses et les êtres avec cette pénétration et cette acuité que donnent le vouloir et la certitude de vaincre. D'ailleurs, Naples et Venise l'avaient initié à l'enchantement de ces couleurs dont son rêve d'art, avec une impatiente nostalgie, avait maintes fois, broyé les rutilances, inemployées jusques alors. Ses yeux se familiarisèrent vite avec ces horizons et ces sites entrevus, souvent, dans son imagination. On eut dit qu'il retrouvait, là, d'anciennes connaissances. Il avait l'Orient dans le sang.

On était dans les premiers jours de décembre. Noël approchait. Vite, il brossa un petit tableau, tout petit, sur du carton, une façon de Christmas levantin, — sa première œuvre orientale, — et l'exposait dans la vitrine d'un marchand de Péra. Le soir même le marchand lui remettait le prix convenu et lui faisait une commande. Les jours suivants, il peignit dix, vingt, cent petits tableaux dans le même genre. Tous se vendirent. Après le nouvel an, il doubla ses prix, les commandes doublèrent.

On voulut des tableaux plus grands, il les peignit. Et c'étaient des têtes d'homme avec le fez rouge ou le turban vert, des têtes de femmes éclairant de leurs yeux noirs la blancheur des *yachmaks*, des vues de Stamboul, du Pont de Galata et de la Corne d'Or. Maisons turques et maisons franques voulaient, chacune, avoir leur petit « Zonaro ». Le peintre n'arrivait plus à satisfaire la clientèle. Pendant huit mois, il travailla ainsi d'arrache-pied, des quatorze et des quinze heures par jour. Presque toutes ses études étaient faites en plein air avec un brio et une belle humeur dont on se souvient encore. Un jour qu'il allait dresser son chevalet sur une place à Stamboul, il fut appréhendé par des agents qui le menèrent au Grand-Zaptié (la Préfecture). — Et vous ? Pourquoi vous amène-t-on ? demanda le Pacha. — Je peignais. — C'est défendu. — Je n'ai fait de mal à personne. — Pour cette fois-ci, allez ! mais ne recommencez pas. » Et à partir de cette heure, surveillé de près, ayant à ses trousses officiers et soldats, le pauvre artiste se voyait contraint de prendre notes et esquisses en marchant.

Fort heureusement la notoriété était venue. Ces centaines de petits tableaux brossés, devant la nature, avec vigueur et spontanéité, tout en lui faisant la main « turque » avaient répandu son nom dans les Sociétés Musulmane et Pérote.

Des amitiés se tendirent vers lui, des protections se déclarèrent. La franchise de son humeur eût tôt fait de conquérir toutes les sympathies. Protégé par des ambassadeurs, il ouvrait un cours de peinture, fort couru, malgré le prix élevé des leçons. Choyé par des Pachas, il recevait chez eux la plus orientale des hospitalités. Il apprit à s'asseoir à la turque, mangea le pilaf avec les doigts, fuma le narghileh, — qui, décidément, ne valait pas sa vieille « bouffarde », — connut le kief des yalis asiatiques et, revêtu d'amples et longues chemises de soie de Brousse, peignit des sites du Bosphore, devant des yeux émerveillés qui croyaient à un sortilège.



F. ZONARO. — TÊTE DE RELIGIEUX

Reproduction interdite

V

LES PREMIÈRES TOILES ORIENTALES

Dégagé, pour la première fois de sa vie, des soucis matériels, Zonaro renaissait à l'existence. Il redevenait lui-même. Il voulut maintenant travailler pour son Art. Au contact de sa confiance en l'avenir et de cette nature continuellement en fête, ses qualités artistiques s'épanouirent magnifiquement. Sa conception prit l'ampleur des horizons contemplés, son pinceau la magie des teintes radiantes. Le peintre de la vie turque ne se souvenait plus du peintre de la vie italienne que pour porter dans son art nouveau le meilleur de ce qui fut son art ancien. L'art ancien, il n'en sera plus question. Depuis quinze ans que l'artiste habite la Turquie, il ne produira pas, — en dehors des portraits et de deux ou trois scènes intimes, — aucun tableau de genre, aucun paysage, aucune marine qui n'aient l'Orient pour objet. Cette unité dans la variété, jointe au talent qui inspire ses toiles, est le secret de sa force et de son succès. Le premier, il a su exploiter une mine dont on n'avait jusqu'à lui exploité que des filons.

Depuis Matteo Pasti de Vérone et Gentile Bellini de Venise, que Mahomet II, le conquérant de Constantinople, fit venir au Vieux Sérail, jusqu'à Ziem et Bridgman qui ont visité la Turquie et laissé sur elle des pages d'un coloris magique, aucun peintre ne s'est exclusivement attaché à Stamboul. Pas plus ces maîtres que Jean-Baptiste Van Moor, surnommé « le peintre ordinaire du Roy en Levant, » que le suisse Jean-Etienne Liotard, surnommé « le peintre turc » dont quelques eaux fortes sur la vie ottomane sont de tous points admirables, que le chevalier Antoine de Favray qui fit un voyage à Constantinople pour reproduire les costumes et les usages des Turcs, que bien d'autres encore, — Deschamps, Guillemet, Preziosi, — ne se sont astreints, uniquement, à fixer sur leurs toiles la gloire ensoleillée de l'Orient.

Je ne m'attarderai pas à dépeindre tous les tableaux de l'artiste. Deux numéros du *Figaro illustré* ne suffiraient pas à ce travail. Aussi ne m'attacherai-je, en cette étude, qu'aux œuvres qui ont consacré sa réputation et l'ont placé au premier rang des peintres de la nature et de la vie osmanlies.

Parmi les nombreuses toiles créées en 1892, les suivantes sollicitent toute l'attention :

Une jeune esclave, étude d'une ravissante tête de géorgienne, auréolée par les neiges d'un voile qui posent sur l'ovale bronzé, très mince et très pur du visage, des reflets de lumière du plus harmonieux effet.

En Caïq, une aquarelle d'une poésie délicieusement intense



Reproduction interdite
F. ZONARO. — ODALISQUE. — PASTEL
Appartient à M. Bombrini, de Gènes

qui renferme en miniature les qualités qui, maintenant, ne feront que s'accroître : franchise de conception, sûreté de dessin, valeurs des clairs-obscurs, exubérance de couleurs. Au fond la Corne d'Or, dans une buée jaune-bleue et le port de Stamboul où mille voiles multicolores croisent les traînées écumeuses des bateaux à vapeur. Au milieu le Bosphore aux tons d'ambre et d'azur, sur lequel glisse un caïq rayant de son sillon la limpidité miroitante des eaux. Quatre femmes se tiennent

dans le fragile esquif que conduit vigoureusement un batelier turc. Et ces jolies musulmanes sûres d'être à l'abri des regards indiscrets ont osé relever un brin leurs voiles mêlant ainsi les rayons de leurs yeux et de leur sourire aux rayons de la clarté environnante. Elles folâtraient comme des enfants : l'une d'elles, toute de blanc parée, caresse de son bras nu l'eau cristalline qui fuit, et met une exquise note blanche dans ce concert d'azur et d'or.

L'Embarquement. Nous sommes dans la Corne d'or, à Aya-Capou, entre Fanar et Gul-Djami. Au fond, à gauche, la pointe de Galata, masquée par d'énormes steamers; dans le lointain, la côte asiatique barrant de sa démarcation le ciel et la mer qu'on aurait pu confondre, tant ils sont blancs tous deux, dans la réverbération du jour qui darde au zénith et dégrade insensiblement le bleu des horizons. Sur l'embarcadère trois hanums, suivies d'une jeune odalisque, après avoir conclu le prix du passage, se préparent à entrer dans le caïq. Le costume clair de l'esclave, celui tout blanc des bateliers, les mousselines qui cachent les visages et que souligne l'ombre du parasol, posent un cadre de lumière sur les *feredjés* sombres des hanums dont les mouvements dignement gracieux répandent, on dirait, du charme sur la sévérité des robes. Et ces deux chiens qui aboient après des gens qui ne sont pas du quartier, et ce batelier, là-bas, qui s'amuse avec cette autre bête, et ces embarcations qui mettent de la vie autour des pontons de Stamboul, autant de détails, scrupuleusement étudiés et rendus, de ce groupe qui rappelle de façon vague la manière de Moïse Bianchi.

Après avoir, en 1893, peint un grand nombre de pastels et d'aquarelles et brossé de nouvelles toiles, entr'autres une *Tête d'Imam*, d'un profond sentiment religieux et un *Intérieur de mosquée*, plein d'un mysticisme de paix et de ferveur, Zonaro fit de nouveaux préparatifs. Mû par un sentiment d'une fière délicatesse où il entraînait de l'amour et de l'orgueil, il avait hâte d'aller répandre dans la « mère-patrie » le renom que lui valaient ses nouvelles tendances. Il réunissait ses créations, se faisait confier les toiles vendues et allait à Padoue ouvrir la première exposition de son œuvre orientale. La curiosité affectueuse qui accueillait sa venue dégénéra vite en une admiration nuancée du regret de voir repartir un artiste de sa valeur. Padoue consacra sa nouvelle manière et lui prodigua tous les succès. De riches amateurs lui achetèrent des toiles et les journaux qui, jusqu'alors, avaient, peu ou prou, parlé de son talent, répandirent son nom dans toutes les villes de la péninsule.

VI

LE PEINTRE DU SULTAN

Tels les échos qui se répercutent, le succès de Padoue qui ne répétait, en somme, que le succès de Stamboul, eut à Constantinople un retentissement tel que l'artiste à son retour fut favorisé de commandes d'autant plus importantes qu'elles lui étaient presque toutes faites en haut lieu.

Parmi les toiles exécutées de 1894 à 1896, citons notamment :

Trois études de plein air, — où l'air circule réellement, — retraçant trois scènes des plus curieuses de la vie turque : *Les*



Reproduction interdite
F. ZONARO. — BOHÉMIENNE. — PASTEL
Appartient à S. M. LE ROI D'ITALIE



Reproduction interdite
F. ZONARO. — ETUDE POUR « YANGHEN VAR »

tense et multicolore du pont de Galata et des bazars de Stamboul : A la porte du marché des drogues, propriété du capitaine Zampolli, attaché militaire de l'ambassade d'Italie, Sur le pont, et Impressions sur le pont de Galata, qui ornent la collection de mon illustre ami, le comédien Ermete Novelli.

Il faudrait cependant s'arrêter devant *Angle de cimetière*, *La mosquée de la sultane Validé*, et les exquis pastels de ses têtes de femmes orientales.

Angle de cimetière est une des très rares toiles, — la seule, je crois, — où ce peintre, amoureux de la vie et de ses manifestations multiples, s'est laissé aller à un accès de mélancolie. Nous sommes dans le champ des morts du Taksim. Au loin, le ciel, la côte d'Asie, le Bosphore, la ville voisine s'effacent graduellement dans les rayons éteints du jour qui se meurt. Et ce crépuscule mystérieux et blanc, d'une blancheur d'aube naissante, enveloppe l'immensité et étend sur les stèles du cimetière comme un suaire de tristesse. Au milieu, près d'une tombe, — toute fleurie de parfums et exhaussée sur un petit mur, — qui silhouette dans le soir son marbre droit terminé en turban, — la dernière demeure d'un mari aimé, sans doute, — une femme, jeune encore, accompagnée de son enfant, allume, pour la nuit, la lampe promise au cher disparu. Et cela est d'une simplicité qui étreint inexprimablement. Cette flamme qui s'éclaire près de la tombe silencieuse fait croire encore à la vie de l'être qui n'est plus. On dirait qu'un souffle d'immortalité passe sur cette conception d'une mélancolie très résignée, très sereine et très douce.

Toute autre est l'impression produite par la *Mosquée de la Sultane Validé* commandée et acquise par feu S. E. le prince Maurocordato, ancien ministre de Grèce à Constantinople. Cette toile, une des meilleures du maître chante magnifiquement la gloire de l'école turque. Au fond, la fameuse mosquée, fondée en 1615, sous les auspices de l'épouse d'Ahmet I^{er}, s'illumine des splendeurs blanches d'un soleil hivernal qui monte à l'Orient. La partie éclairée de l'édifice baigne dans une lumière vivement blafarde qui prête aux obscurs des valeurs inusitées. Et cette même lumière, et ces mêmes ombres, épanchues sur la foule bariolée, pressante, pressée, se rendant à la mosquée ou venant de la quitter, nuancent les types et les costumes, les êtres et les choses de clairs-obscur saisissants de l'effet le plus imprévu.

Quant à ses pastels, ils sont d'une fraîcheur et d'une pureté de tons qui dénotent chez l'artiste une perception très affinée des nuances les plus indécises. La *Bohémienne*, sa *Femme Orientale*, sa *Jeune Circasienne*, et ses *Accords Orientaux*, images

écrivains publics, acquis pas S. E. Sir O'Connor, ancien ambassadeur anglais près la Sublime Porte, *Les Barbiers ambulants*, qui font partie de la collection de feu S. E. Munir Pacha, grand Maître des Cérémonies, et *Le Malébidji*, ou marchand de crème de riz cuite à l'orientale, propriété de M. Calerio, de Turin.

Trois tableaux, pleins de mouvement, reproduisant avec une observation très aiguë la vie in-

radieuses faites de joie et de jeunesse, posent l'éclat de lumière et la chaleur de coloris de la peinture à l'huile sur des carnations très délicates et des effets très fugitifs. Le velouté vaporeux de son *Odalisque* qui met des transparences dans les ombres des chairs roses et des étoffes soyeuses, rappelle vaguement le flou savant et sûr de l'inimitable vénitienne Rosalba Carriera.

C'était maintenant dans les galeries du Roi Humbert d'Italie et de la Reine Olga de Grèce que l'artiste avait des tableaux; c'était chez les ambassadeurs des grandes puissances et de hauts dignitaires de l'Etat Ottoman qu'il rencontrait des protections. Parmi ces derniers il convient de citer, notamment, S. A. Ferid Pacha, le grand Vizir actuel, dont l'influence fut décisive pour l'avenir du peintre. Amateur d'art aussi délicat qu'éclairé, Ferid Pacha, — un des rares musulmans qui possède en ses salons plusieurs toiles de nos grands maîtres, — ne fut pas long à reconnaître la valeur de Zonaro. Il adjoignit à sa galerie quelques uns de ses tableaux et lui accorda un appui d'autant plus précieux que son sentiment d'admiration pour l'artiste se doublait d'une estime profonde pour l'homme.

Se sentant fort de l'appui de tous les mondes officiels, Zonaro crut le moment opportun pour réaliser le rêve que son ambition, alimentée par de puissants encouragements, formait depuis quelques mois : offrir une toile à S. M. I. le Sultan. Il se met au travail en 1896 et, dans le courant de la même année, mène à terme, cette œuvre maîtresse qui décrit l'allure martiale de la cavalerie portant le nom du père d'Othman, le fondateur de la dynastie turque, et qui a pour titre : *Le Régiment d'Erthogrul sur le Pont*.

Ayant en tête ses officiers et son porte étendard dont le drapeau s'enroule dans la gaine de pavillon, le régiment d'Erthogrul traverse le pont de Karakeuy, au pas de ses chevaux fougueux, mais dociles, uniformément blancs. La cavalerie avance lentement, gravement, sabre au clair et banderoles déployées, sous les rayons aveuglants des midis de Stamboul. Leur crudité scintillante estompée lumineusement la ville qu'on devine au loin plutôt qu'on ne la voit. Une poussière d'or flotte dans l'espace et se mêle aux couleurs des êtres et des choses : elle fait miroiter la chamarrure des uniformes, le chatoiement des épaulettes, les éclairs des lances, des aciers et des pommes de flamme; elle met des soleils sur les étoiles des poitrines, les décorations, les galons et les torsades; elle se colle aux costumes sombres des soldats, à leurs coiffures rouges, à la robe argentée des montures et aux guidons flottants qui jettent dans un ciel jaune-laiteux la fanfare éclatante de leur teinte de sang. Et la foule du pont compacte et curieuse, cosmopolite et bigarrée regarde le régiment d'Erthogrul qui passe et qui, dans ce poudroieusement lumineux, semble marcher auréolé de gloire.

Sa Majesté apprécia la valeur artistique de cette toile, hautement et à un degré admiratif tel qu'Elle crut pouvoir l'offrir en cadeau à M. Paul Deschanel, — alors Président de notre Parlement, — qui voyageait en Turquie.



Reproduction interdite
F. ZONARO. — CIRCASSIENNE. — PASTEL

Ce tableau se trouve, actuellement, à la Chambre des Députés.

La satisfaction du Souverain fut témoignée à l'artiste par la remise du Medjidié et sa nomination au poste de "Peintre de S. M. le Sultan et de la Cour Impériale Ottomane", poste qui n'avait jamais encore existé officiellement en Turquie, quoique Gentile Bellini, sous Mahomet II et le peintre français Guillemet sous Abdul-Aziz en aient été titulaires.

VII

LA TURQUIE ARTISTIQUE

Cette faveur insigne qui, dans tout autre pays, n'eût paru que l'expression d'un contentement souverain, revêtait en Turquie, l'importance d'un grand événement.

Tous ceux qui ont étudié l'Orient artistique connaissent quels préjugés nationaux ont, de tous temps, empêché le développement des Arts plastiques en Turquie et pèsent encore, aujourd'hui, sur l'esprit populaire. En appelant Zonaro à l'honneur d'être son peintre, le Sultan, s'affranchissait une fois de plus des préjugés qui, jusqu'à son règne, avaient paralysé l'action des Arts Ottomans. A son avènement au trône, le musée Turc, — quoique transféré, déjà, au pavillon de Tchibili-Kiosk, — n'existait que de nom. Aujourd'hui, avec ses superbes sarcophages, ses marbres splendides, ses trois palais spacieux, trop étroits encore pour les trésors innombrables que les fouilles lui envoient tous les jours, de tous les points de l'Empire, il a pris place parmi les premiers musées de l'Europe. Et c'est un Musulman qui le dirige, S. E. Hamdi-Bey, celui-là même qui découvrit les fameux sarcophages, un des maîtres peintres de l'Ecole Turque doublé d'un archéologue de très haut savoir.

A son avènement au trône, la peinture et la sculpture étaient lettres mortes en Turquie. Depuis vingt-trois ans bientôt,

Stamboul possède une *Ecole de Beaux-Arts* où la peinture, la sculpture, le dessin, l'aquarelle et l'architecture sont enseignés à des élèves, de plus en plus nombreux, par les meilleurs professeurs de la capitale, par des maîtres qui ont nom : Valeri, Osgan Effendi, Warnia, Vallauri et Bello. Depuis 1901 Stamboul a ouvert quatre Salons de peinture.

Il faut avoir connu la Turquie artistique de 1875 pour juger du pas immense franchi depuis lors. Dans une longue étude que je viens de terminer sur *La Peinture et la Sculpture en Turquie*, je m'étends comme il convient sur cette renaissance due entièrement à l'initiative du Sultan Abdul-Hamid II.

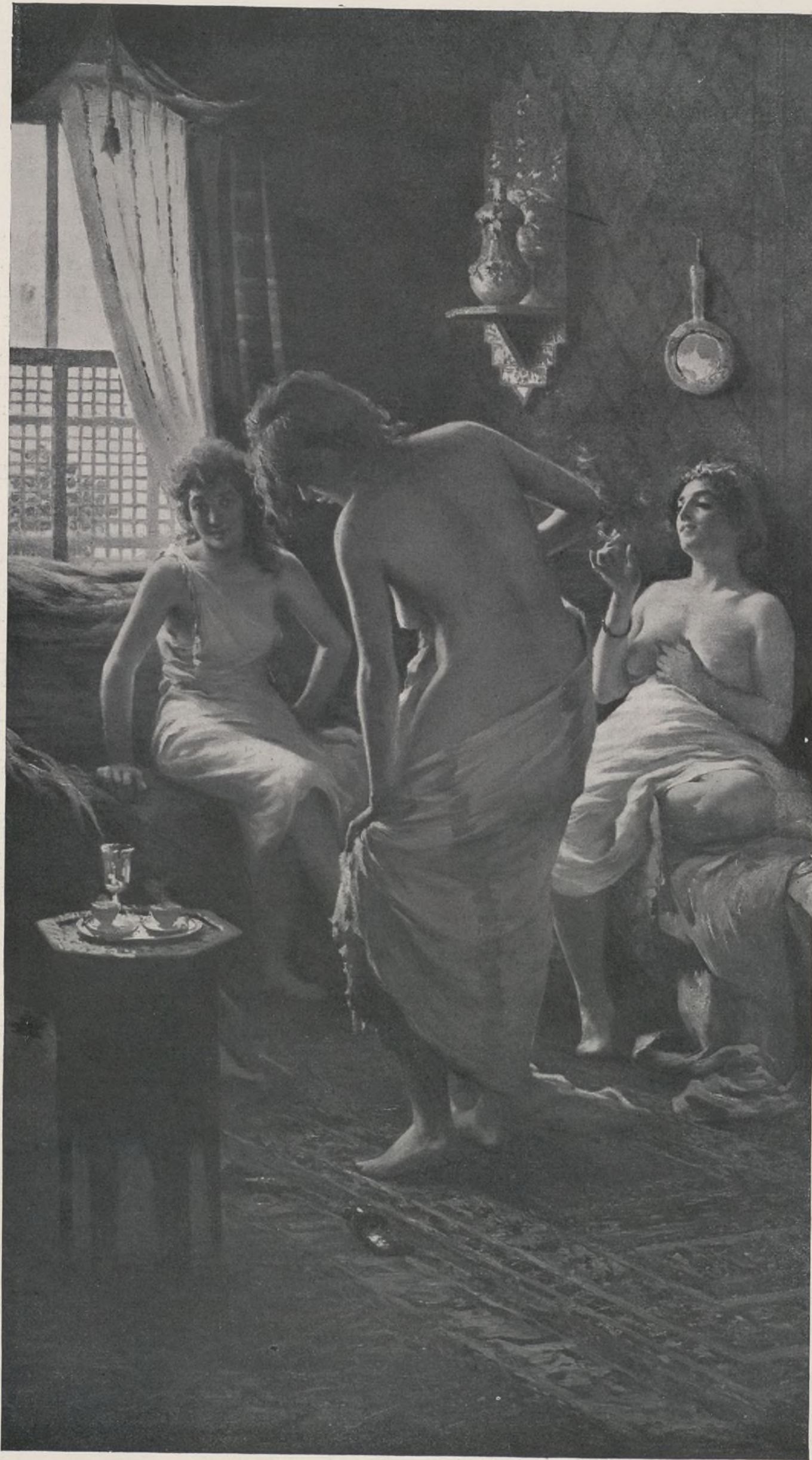
Un fait reste positivement acquis. Chaque année, depuis vingt-trois ans, La Turquie réalise, dans les arts plastiques, plus de progrès qu'elle n'en avait accompli depuis la fondation de l'Empire. Et c'est là, dans l'histoire artistique des peuples, une page aussi surprenante que glorieuse.

VIII

"BAÏRAM" ET "L'ATTAQUE"

Pour reconnaître la faveur dont il venait d'être l'objet, Zonaro consacra toute l'année 1897 aux études d'un grand tableau, *l'Attaque*, qu'il méditait. Il se reposait de ce travail en achevant sa toile *Baïram*, commencée l'année précédente.

Baïram nous fait assister à l'enthousiasme populaire des grands jours de fête de la Pâque turque. Le sacrifice du mouton traditionnel, le *courban*, vient d'avoir lieu. Les hommes du peuple, réunis sous des tentes improvisées qui claquent au vent, échelonnés sur les talus de la capitale gazonnés de mousse et de fleurettes, s'abandonnent au plaisir de vivre. Les uns, aux sons des clarinettes et des tambours, exécutent un



F. ZONARO. — LE KIEF. — TRIPTYQUE DU « BAIN TURC »

Reproduction interdite

pas caractéristique turc, le *sürto*, espèce de farandole orientale : les autres suivent de leurs yeux amusés, les mouvements des danseurs dont certaines poses et différents détails sont plaisants et typiques. Une cendre de soleil répand de la joie au ciel, sur les visages et sur les costumes. Mais cette adroite luminosité compense mal quelques attitudes un peu figées et presque théâtrales du groupe.

L'Attaque, brossée en 1898, après une année de préparations et d'entraînement par des études, des dessins, des pastels et des esquisses, est une immense toile de grandeur nature.

Elle rend de façon exacte et très saisissante le caractère endurant et farouche du soldat turc, et, assurément, elle est un des chefs-d'œuvre du maître. Le mouvement et la vie qui y respirent impressionnent d'autant plus profondément que chacun de ses personnages, pris sur le vif, est traité avec la même conscience que l'artiste apporte dans l'exécution de ses portraits. Costumes et armements, rudes physionomies aux longues moustaches tombantes, tout, ici, a été étudié de près et méticuleusement. Ce souci de mettre plusieurs toiles en un seul tableau aurait pu nuire, comme cela arrive souvent, à l'idée principale de l'œuvre et distraire le spectateur du sujet imposé. Il contribue, au contraire, à l'impression de l'ensemble, il unifie cette impression tant il fait voir que le sentiment qui anime ces visages divers, bronzés par les hâles, bat, invariablement, le même, sous les mâles poitrines.

A l'horizon, et à perte de vue, des plaines et des montagnes empoussiérées par les régiments en marche. Sur le devant, une compagnie de soldats turcs, de front, s'apprête à donner l'attaque. On ne voit pas l'ennemi ; mais on le pressent, on le devine, il est là, tout près, à quelques pas ; on l'entrevoit presque tant les mouvements des assaillants sont sauvages et agressifs. A l'ombre du drapeau sacré et sous les ordres de pachas, à cheval et à pied, qui, l'épée brandissante, jettent le cri de guerre et excitent leurs hommes au combat, les fantassins, bayonnette au canon, tête

baissée, corps en avant, bras tendus, les yeux sillonnés d'éclairs, avancent, courent, s'élancent, tandis qu'un ciel de sang, — violet et pourpre, — pose sur les aciers des lueurs de mort et de victoire.

L'allure souverainement guerrière de cette grande toile qui claironnait la bravoure du soldat ottoman, eut l'heur de plaire à Sa Majesté. Elle récompensa royalement l'artiste en lui conférant l'ordre de l'Osmanié et en lui remettant les titres de propriété d'un des plus beaux petits hôtels qui sont l'apanage de la Liste Civile. Plus encore, Elle donna des ordres pour que la nouvelle installation de son peintre fut meublée et aménagée avec tout le confort artistique désirable.

C'est ainsi qu'un grand atelier vitré couvrant entièrement le dernier étage a été construit aux frais du Sultan.

IX

L'ATELIER
DU
PEINTRE

C'est dans ce petit hôtel princier, — situé à Béchiktach, près du Bosphore, sur la route qui mène à Nichantach, toute parfumée de tilleuls et d'acacias, — que, depuis lors, calme et tranquille, l'artiste vit entre les joies de l'art et les joies familiales, entre ses pinceaux et les bras enveloppants de ses deux ravissantes petites filles, entre ses couleurs et l'affection profonde, dévouée et « collaboratrice » de sa femme et de sa sœur.

Toute la matinée, l'artiste travaille. Ses après-midi sont consacrés au public.

Quelque soit le visiteur qui frappe à la porte, il est reçu par Zonaro lui-même, avec ce large sourire qui nuance de douceur la rudesse de sa physionomie. Et cet homme bienveillant et enthousiaste dont l'exubérance et la bonté se lisent jusque entre les lignes de son écriture, prenant son hôte par la main, se fait une orgueilleuse joie de lui faire voir son œuvre.

Une grande salle d'abord, consacrée à l'Italie, aux toiles invendues, brossées à Naples et à Venise, où les luxuriances du Vésuve coudoient les mystères des lagunes.

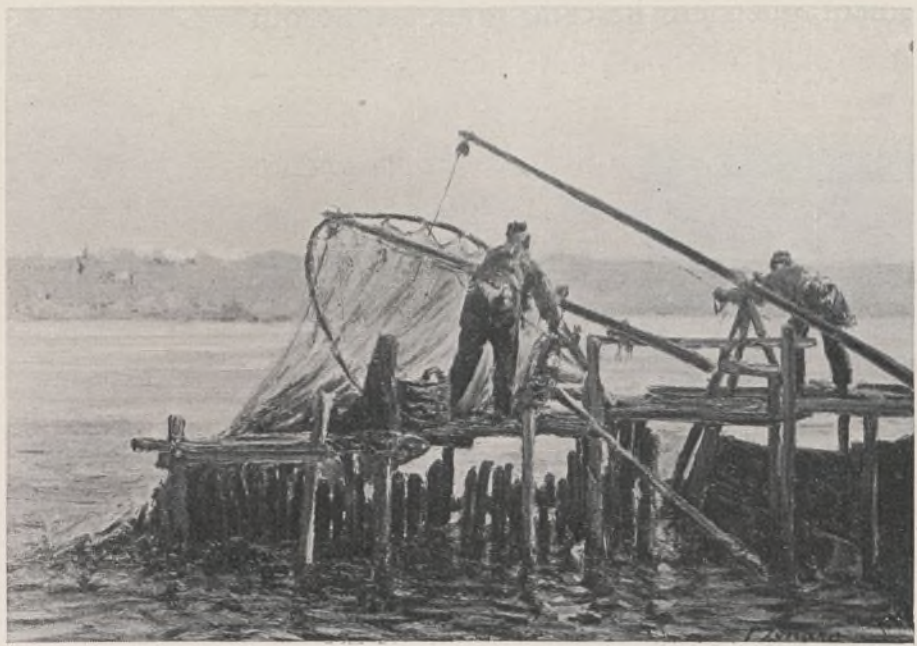
Un petit salon, à droite, bondé de tableautins, d'esquisses, d'aquarelles, ayant l'Orient pour objet : et ce sont des glycines en fleurs courant le long des mosquées et chantant la gamme des lilas



F. ZONARO. — LE HAMMAM. — TRIPTYQUE DU "BAIN TURC"

Reproduction interdite

et des mauves ; des bateaux de pêcheurs à l'aube ou dans la nuit et chantant la gamme des perles et des gris ; des couchers de soleil dans des jardins d'automne chantant la gammes des ocres et des roux.



Reproduction interdite
F. ZONARO. — ETUDE POUR LES « PÊCHEURS A L'AUBE »
Appartient au capitaine Zampolli, attaché militaire

Le petit salon, à gauche, renferme les portraits : Zonaro par lui-même, la petite Yolande et la petite Mafalda, ses deux petites filles, Madame Zonaro, la mère de l'artiste, — une merveille, — ceux de parents, d'amis, et les portraits en cours de commande.

Au fond, une grande salle : ici, les paysages inspirés par

le parc de Yildiz : sycomores en fleurs, charmilles de roses, allées d'eucalyptus, dans des transparences de frottis jaunes, roses et verts du plus subtil effet ; là, des figures orientales : géorgiennes, circassiennes, bohémiennes, présentant des chairs radieuses dans des satins miroitants.

Enfin, une cinquième salle, aussi spacieuse, accroche à ses quatre murs les études, les dessins, les ébauches, les esquisses, qui ont servi à l'exécution de l'Attaque.

A l'étage au-dessus, l'immense atelier vitré où, dans un fouillis de chevalets et de selles, de draperies et de costumes, de mannequin et de bahuts, de toiles ébauchées ou presque terminées, Zonaro travaille dès la pointe du jour.

Altesses royales, ambassadeurs, archevêques, ministres, pachas et tous les voyageurs de marque de passage à Constantinople, franchissent le seuil de l'hôtel hospitalier. Naguère encore, M. et M^{me} Camille Flammarion étaient reçus par l'artiste.

X

YANGHEN VAR ET LE HAMMAM

C'est dans cet atelier qu'entr'autres grandes toiles, Zonaro conçut et exécuta : *Yanghen Var* (Au feu !) le triptyque du *Hammam* et les *Derviches Hurlants Ruffai*.

Pour peu qu'on ait parcouru un ouvrage sur Constantinople, on est au courant des faits et gestes des fameux pompiers irréguliers de Stamboul, les *Touloumbadjis*, ces « francs-tireurs » de l'incendie qui jouent en temps de paix, devant les flammes dévastatrices, le même rôle que les *Zeibecks* jouent en temps de guerre, devant le feu des batailles. Institué sous Ahmed III, en 1728, le corps des Touloumbadjis périt entièrement dans le massacre des Janissaires. Il ne tarda cependant pas à se réorganiser et s'il perdit ses prérogatives matérielles, il n'en conserva pas moins les traditions d'autrefois. Racaille de tous les pays d'Orient, ces gens sans foi ni loi, mettent leur point d'honneur à ne pas manquer un coup de couteau et à se trouver les premiers devant les flammes, non point par dévouement, mais par une espèce d'ostentation faite d'amour-propre et de bravade.

L'artiste nous dépeint une compagnie de ces pompiers se rendant au feu.



Reproduction interdite
F. ZONARO. — DESSIN DES « DERVICHES RUFFAI »
Le tableau avant d'être peint

Une bande de forcenés, demi-nus, hâves, livides, hagards, les yeux injectés de sang, les cheveux blancs de poussière, ruisselants de sueur, les bras et les jambes tatoués, les uns, les coudes aux aisselles, les points en avant, les autres armés de piques, de cordes, de tuyaux, d'échelles, courent, se précipitent, fébriles, anxieux, criant, gesticulant, hurlant le nom d'Allah. Aussi rapide qu'un torrent, une avalanche, un cyclone, la horde traverse le pont, bousculant, terrasant, piétinant tout ce qui peut mettre un obstacle à son galop dévastateur. Et jeunes et vieux, chrétiens et musulmans, haletants, pantelants, entourent leur pompe qu'ils protègent et défendent de leurs corps : car, leur pompe, c'est leur drapeau, à ces sauvages, comme la marmite était le drapeau des janissaires.

La course infernale de cette troupe sous un ciel enfiévré par les lueurs de l'incendie a été rendue avec beaucoup de maîtrise.

Dans son triptyque du *Hammam*, Zonaro traite, exceptionnellement, le nu, un genre dont s'accommode mal l'austérité musulmane. Mais il a su mettre tant d'à-propos dans le choix du sujet, tant de discrétion à soulever le voile des splendeurs féminines, qu'après avoir fait les délices des musulmans eux-mêmes, son tableau trouvait acquéreur, en 1904, à Londres.

Le premier panneau s'intitule : *Bouyouroun* (Entrez !). Trois hanums dans les innombrables plis de leurs voiles et de leurs feredjés traversent la galerie lumineuse qui conduit aux hammam. Un petiot aux grands yeux craintifs s'attache à leurs robes. A l'entrée, remplie de socques turques, — *galendzas*, — une jolie fille bronzée, dévêtue jusqu'aux reins, insinuante et gracieuse, leur souhaite la bienvenue : *Bouyouroun*.

Le deuxième panneau représente l'intérieur du *Hammam*. Sur le luisant des marbres où ruissellent les eaux, la jolie fille bronzée, exhaussée sur ses *galendzas*, tient dans ses bras et caresse le petiot aux grands yeux noirs, tout frissonnant encore du bain administré, tandis qu'au fond deux jeunes femmes folâtraient près d'une fontaine, dans les jets d'eau qui les éclaboussent, et que dans une chambre attenante, pleine d'une lumière mollement tamisée, deux autres baigneuses se reposent de la douce fatigue du bain terminé.

Dans le troisième panneau, le *Kief*, les trois femmes, à moitié nues, paraissent, voluptueusement, dans les ineffables langueurs du repos oriental. Etendues sur des divans soyeux et des tapis multicolores, elles jacassent, chantent, fument les cigarettes parfumées, dégustent les minuscules *zarf* de café turc, cependant que le soleil, violant les grilles du *kafess*, entre dans la pénombre et pose, indiscrètement, des frissons lumineux sur des splendeurs de neige.

Les clairs-obscurs du triptyque sont savamment exécutés comme savamment sont rendues l'opulence des chairs orientales, la mollesse des mouvements



Reproduction interdite
F. ZONARO. — EN CAÏQ. — AQUARELLE
Appartient à M. Huber, de Constantinople

et les expressions gamines, délicates ou lasses de la femme qui, en Turquie, comme ailleurs, est la floraison éternelle de la Beauté sous le soleil.

XI

LES DERVICHES HURLEURS RUFFAÏ

Pour rendre toute l'impression de l'imposante religiosité, de l'extase mystique, du fanatisme enthousiaste qui respire dans la grande toile des *Derviches Ruffaï*, il me faudrait retracer l'histoire de cette corporation et entrer dans des développements qui relèvent autant de la religion que de la science.

Mais l'espace me fait défaut.

Les lecteurs curieux de connaître l'origine de ce *Tarik*, ou chemin qui mène au Paradis, rappelant, étrangement, dans ses manifestations extatiques, les transports des Convulsionnaires, au XVIII^e siècle, sur la tombe du Diacre Paris, à Saint-Médard, trouveront dans Gérard de Nerval et Théophile Gautier des pages qui satisferont amplement leur désir de savoir.

Revenons à la toile. La scène se passe à Scutari, en Asie, dans le grand couvent des derviches hurleurs. Elle représente le moment précis où, après avoir des heures durant, invoqué Allah d'une voix de plus en plus forte, les croyants, arrivés au paroxysme de l'extase, se jettent à terre, baissent le sol et proclament, humbles et effacés, la toute puissance de Dieu.

Jamais la maîtrise de l'artiste, si heureux toujours dans le groupement des masses, ne s'est affirmée comme dans cette toile.

Ce public de touristes, au fond, curieux et recueilli; cette rangée de pénitents exaltés, ravis, extatiques magnifiant les joies du Paradis; ces imams, pieux et dévots, attentifs à la musique sainte qui vrille les airs de ses notes perlées; ces chefs de couvent entourant les fidèles étendus sur les dalles et les exhortant à la mortification; et, au milieu d'eux tous, ce

groupe immaculé d'enfants musulmanes, éclairant cette scène et ces costumes sombres par la candeur de leurs grands yeux étonnés et les aubes liliales des longues mousselines qui leur descendent du front!

Ce tableau est un de ceux qui ont été le plus admirés à la dernière Exposition de Milan. Universellement connu en Italie, Zonaro a exposé à Rome en 1883-84; à Padoue en 1894 et 1906; à Milan en 1885, 1894 et l'année dernière; à Turin en 1902.

Hors de l'Italie, nous le trouvons à Barcelone en 1894; à Stamboul en 1901 et 1902; à Londres en 1904, et à Paris en 1888 et à l'Exposition Universelle de 1900.

Espérons le voir au Salon de 1907.

XII

CONCLUSION

Pour résumer les qualités de l'artiste, Zonaro joint à un goût très affiné des harmonies de la lumière éclatante un vif sentiment des magnificences de la nature.

Il a une grande netteté dans la conception et sa vision est aiguë de l'unité dans l'effet, quand bien même chacun des personnages fait toile à part.

Ses compositions sont bien ordonnées, le dessin en est correct, l'exécution vigoureuse, et la touche pleine de nerf.

Mais ce qui caractérise sa manière, ce sont le choix des valeurs, la limpidité des reliefs, le réalisme, surtout, de son coloris d'une puissance et

d'une justesse telles que pendant que les yeux regardent un de ses tableaux, l'esprit, évocateur, malgré soi, reflète comme en un miroir la vision inspiratrice, compare et se convainc que l'artiste décrit.

Mais à ces dons naturels développés par un long labeur, le peintre a su allier le rare mérite de se maintenir dans un genre dont il s'est fait, pour ainsi dire, une spécialité.

Grâce à ce vouloir persévérant d'unifier ainsi son œuvre, il a atteint au degré de perfection qui lui a valu renom, honneurs et fortune.

Lorsqu'on pense que, entre toiles, pastels, aquarelles,



F. ZONARO. — MOSQUÉE DE LA VALIDÉ-SULTANE
Appartient à la famille de feu le Prince Maurocordato

Reproduction interdite

études, esquisses, Zonaro, en moins de quinze ans, a produit de son pinceau, merveilleusement fécond, plus de mille œuvres visant toutes l'Orient, — on doit se rendre compte de la

il a magnifié, avec un art prestigieux, toute sa gloire lumineuse et colorée.

Fausto Zonaro n'a acquis la réputation que parce que,



F. ZONARO. — L'EMBARQUEMENT
Appartient à M. Huber, de Constantinople

Reproduction interdite

maîtrise acquise par l'artiste dans le recommencement sans cesse renouvelé de sites et d'horizons toujours changeants et toujours les mêmes.

Ziem n'est si grand que parce que, amoureux de Venise,

amoureux de Stamboul, il a fixé sur la toile les infinies apothéoses de ses couleurs et de son soleil.

ADOLPHE THALASSC

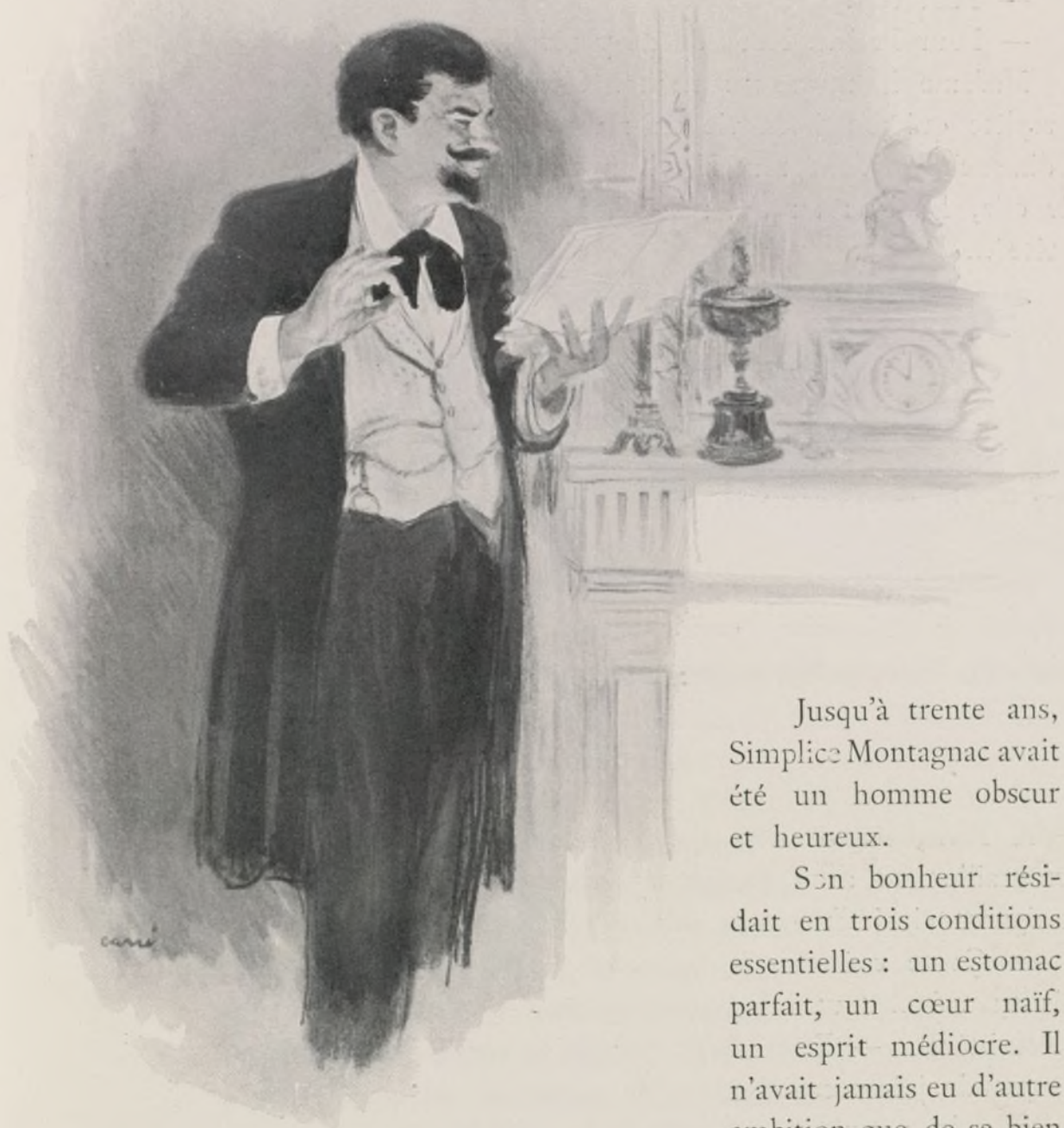


F. ZONARO. — ETUDE POUR "L'ATTAQUE"

Reproduction interdite

SIMPLICE

NOUVELLE INÉDITE
D'EUGÈNE DELARD



Jusqu'à trente ans, Simplicé Montagnac avait été un homme obscur et heureux.

Son bonheur résidait en trois conditions essentielles : un estomac parfait, un cœur naïf, un esprit médiocre. Il n'avait jamais eu d'autre ambition que de se bien porter ; et tout découlait

de là, l'égalité de son caractère, la torpeur de son intelligence et l'épanouissement de son ventre qui était, au fond, son seul orgueil.

Fils de paysans riches et bien plus fiers pour lui qu'il ne l'était de lui-même, Simplicé avait reçu de l'instruction. Il passa cinq ans au Lycée de Toulouse, le temps moral de faire constater qu'il n'était bon à rien et de laisser supposer qu'il avait appris quelque chose. Il avait surtout appris des romances sentimentales, des devinettes niaises, et des monogues vibrants, où les calembours éclataient en feu d'artifice. Il débitait cela aux solennités de famille et dans les cafés de son village, les soirs de fête. On disait de lui « c'est un homme de société. »

Il habitait Daumazan-sur-Garonne, un pays de soleil, de vin et de cigales, où tout chante et rit, où l'indulgence des hommes est faite des bontés de la nature. Simplicé y était d'autant plus apprécié, que son rire était plus large, sa voix plus sonore et son répertoire plus vaste. Il l'agrandit encore, en apprenant des poésies de Jasmin et de Mistral. Puis, une émulation fatale lui vint ; il composa des vers lui-même, des

fables, des idylles, racontées dans le patois zézayant du crû et qui, sur les lèvres de ce gros homme, ressemblaient à des gazouillis d'oiseaux. Ses sympathies allaient d'instinct, aux bêtes ; il mettait son esprit en elles, les faisait discourir dans un but de morale finaude. Il y avait toujours un pinson qui guidait une amoureuxse et un renard qui donnait des conseils à un fils de Roi.

Le prestige de Simplicé atteignit aux extrêmes limites, sans toutefois dépasser Daumazan. Mais cela suffisait à la gloire modeste du poète ; il fit un riche mariage et cessa de chanter, à l'encontre des rossignols qui s'égosillent à la saison des nids. Seulement, sur la dot de sa femme, il préleva les frais d'une mince plaquette où étaient réunies ses élucubrations et qui avait pour titre : « *Las pensados d'un Grel*, » « Les pensées d'un Grillon. » Tout l'homme était là, dans cette humilité ingénue qui le faisait se tapir sous l'herbe, comme le plus bruyant et le plus obscur des insectes.

* *

La grande distraction de Simplicé était d'aller à la gare, voir passer les trains. Il réglait sa montre, abordait les voyageurs, inventoriait les bagages qu'il aidait à charger pour prouver sa force ; et après avoir examiné, une seconde, des visages nouveaux qui, dans un peu de bruit et de fumée allaient vers l'inconnu, il rentrait chez lui satisfait, avec l'impression de s'être mêlé au monde.

Un matin, au train de Paris, il se produisit un fait étrange : un voyageur de première débarqua à Daumazan. Simplicé le considérait avec un étonnement respectueux et ébauchait déjà le salut dont on accueille, dans le midi, les personnalités qu'on ignore, quand le nouveau venu se précipita vers lui, les mains tendues.

— Eh !... adieu Montagnac... ça va bien ?

— Monsieur... balbutia Simplicé ébahi.

— Tu ne me remets pas ?... Lacrousaille !... Ernest Lacrousaille !...

— Ah ! bougre... fit Simplicé. Et il ajouta dans son trouble : Tu n'as pas déjeuné ?

— J'accepte de grand cœur, répondit Lacrousaille.

C'était un petit homme vif comme un écureuil, noir comme un pruneau, qui avait des yeux de charbon ardent et des mâchoires puissantes de loup. Il avait quitté Daumazan, très jeune, ayant en poche un mince héritage et dans l'imagination des ressources infinies. Les débuts avaient été durs. Pendant

ILLUSTRATIONS
DE L. G. CARRE

des années, Lacrousaille avait roulé Paris, en montagnes russes, connaissant tour à tour des sommets et des abîmes. Aujourd'hui, il était fixé, occupait au Ministère de l'Instruction publique une situation qu'il déclarait « unique », le poste de sous-chef de bureau adjoint à la direction de l'Enseignement.

— Et tu viens passer quelques jours au pays, interrogea Simplicie ; mais chez qui descendras-tu ? Il ne te reste plus de parents...

Lacrousaille lui prit les mains et d'une voix émue, ou l'on sentait comme un reproche, il répliqua : — Tu es mon plus vieil ami !

Son séjour chez Simplicie dura trois semaines. Il s'y était tout de suite imposé par ses façons exigeantes, ses indulgences hautaines pour les égards qu'on lui témoignait et qui ne parvenaient jamais à le satisfaire. Il avait pris la plus belle chambre et commandait les repas. Simplicie était sous le charme. Il restait bouche bée devant son ami qui connaissait tout, parlait sur tout avec une autorité sans égale et une intarissable faconde. Lacrousaille fréquentait les célébrités ; des ministres lui serraient la main, mais lui les jugeait froidement, sans indulgence, en ayant vu passer un si grand nombre !

Le jour du départ, Simplicie lui dédia en tremblant un exemplaire de *las Pensados d'un Grel*. Lacrousaille en lut quelques passages, puis déclara gravement : — C'est très bien... de l'émotion, du souffle... il y a en toi un poète... et sans transition il ajouta : — Peux-tu me prêter quinze cents francs ?...

Simplicie en fut tout troublé, non qu'il trouvât la demande indiscreète — il s'empessa d'y faire droit — ce qui lui causait de l'émoi, c'était l'opinion si flatteuse de Lacrousaille qui, l'argent en main, renchérissait, affirmait qu'il n'avait trouvé nulle part un charme si naïf, une inspiration si neuve.

— Tu m'entends ?... tu es un poète !... — Et il conclut de ce terrible accent, qui, après trente ans de Paris, charriait encore toutes les pierres de Gascogne : — Je te prèdis un grand avenir !...



Quelques mois plus tard en effet, Simplicie reçut les palmes académiques. En même temps que le ruban violet, arrivait une lettre de Lacrousaille qui traitait, tout d'abord, et pour n'y plus jamais revenir, la question d'affaires. — « Tu m'as obligé, je m'acquitte envers toi. C'est très beau évidemment, mais « laisse-moi te dire que tu le dois aussi, un peu, à ton talent. — Et Lacrousaille qui maniait délicatement l'ironie, ajoutait : — « Il y a en toi des dons précieux, mais ces dons, si tu « t'enterres à Daumazan, ne serviront à personne... pas même « à toi... Viens à Paris. Là est ta place. A Paris, on arrive à « tout non par soi, mais par les autres. Le Génie ne vaut que « par la protection. Tu as la chance inestimable de m'avoir « rencontré, profite-en. »

Simplicie resta huit jours songeur. Une lutte se livrait en lui si violente, qu'il en perdait le sommeil et même l'appétit. Un matin il dit brusquement à sa femme :

— Fais nos malles ; nous partons.

— Pour où !

— Pour Paris... Nous allons y vivre.

Madame Montagnac sursauta. C'était une femme bornée et replète qui passait sa vie en ravaudages, ne s'habillait que le dimanche et dont tout l'horizon tenait dans sa basse-cour. Elle cria, les bras au ciel : — A Paris !... *Pecaire*, tu perds la tête !...

— Lis, fit Simplicie en lui tendant la lettre de Lacrousaille. Puis, comme malgré cela, elle protestait désespérément il s'emporta : — Et tu es la femme d'un poète !... Ah ! *Lazéfoutte*... c'est bien la peine... mais malheureuse j'ai du talent... puisque Lacrousaille le dit... et la preuve ! — il montrait sa boutonnière — je peux me faire un nom, arriver très haut... j'y arriverai !

Et Simplicie montrait tant d'exaltation, jointe à tant de confiance, il embrassait l'avenir d'un geste si large et si vainqueur, que Madame Montagnac s'inclina, domptée. Ils partirent.

*
* *

A Paris, ils vivaient dans un appartement coquet que Lacrousaille leur avait meublé avec tout le confort moderne, témoignant ainsi d'un goût éclairé et dispendieux.

— Ça te coûtera un peu cher avait-il dit à Simplicie, mais tu vois... toutes les commodités... Je suis à deux pas du Ministère... — Et il s'était installé là, comme à Daumazan, à la grande joie reconnaissante du poète qui se sentait perdu dans ce cadre nouveau et si vaste de la capitale.

Lacrousaille lui révéla avant tout, les restaurants et les théâtres. C'était là Paris, le Paris de la fête, du luxe et de l'intelligence. Il fallait en connaître à fond les rouages ; et Lacrousaille ne se lassait pas de les actionner pour son compte, aux yeux émerveillés de Simplicie. On avait sévèrement relégué Madame Montagnac dont l'humeur chagrine jetait un voile sur toutes choses et à qui la foule causait des vertiges. Elle poussait des cris dans la rue, se trouvait mal dans les omnibus et ne pouvait se faire à la cuisine au beurre. Simplicie la considérait déjà comme un obstacle à son avenir.

Il ne l'oubliait pas, son avenir. Il accompagnait, chaque jour, Lacrousaille au Ministère et faisait là sa besogne, tandis que le fonctionnaire déchargé de tout souci, se vautrait dans les fauteuils en fumant des cigarettes. Bientôt Lacrousaille sortit seul le soir, prétextant des obligations officielles. Il puisait avec un fraternel abandon dans la bourse de son ami, allait se distraire, et ne rentrait qu'au petit jour. Le poète s'en alarma, moins pour son argent qui filait que pour sa gloire qui restait en route. Lacrousaille allait-il se désintéresser de lui, l'abandonner ! Lacrousaille se fâcha :

— Travaille !... Tu ne fiches rien... qui te connaît ? per-



sonne!... Si tu crois que c'est flatteur pour moi!... — Et comprenant l'imprudence de sa franchise, il ajouta avec une cordialité brusque qui dévoilait, comme à regret, ses intentions : — La veux-tu?... Eh bé si tu la veux, travaille!

— Si je veux quoi? fit Simplicie.

— La Légion d'Honneur, bêtas!...

Le poète chancela ébloui. L'assurance de Lacrousaille, son influence toute puissante le remplissaient d'espoir et de force. Il se mit à l'œuvre, avec tant d'ardeur que bientôt ses joues pâlirent, son ventre tomba. C'était comme une flamme qui brûlait en lui, le consumait. Elle vrillait son cerveau, voltigeait devant ses yeux, se posait fulgurante au revers de son habit... « Eh bé, si tu la veux, travaille!... » Et Simplicie se tuait à la peine.

Il publia à prix d'or, une douzaine de plaquettes dans le genre de *las Pensados d'un Grél*. On les eut vainement cherché aux devantures des libraires, mais Lacrousaille affirmait qu'elles étaient le régal des lettrés et que le Ministre en récitait par cœur des passages. Ce Ministre était impersonnel et changeant, un être de symbole et de tradition qui professait invariablement pour Simplicie l'estime la plus haute. Et Lacrousaille ajoutait, la main tendue : — Tu es en bon chemin, courage!... Encore un effort...

Pour donner au poète l'illusion de la renommée grandissante, il le conduisait dans les banquets, où le Midi se groupe, sous l'invocation d'un fruit ou d'un légume et il le déchaînait au dessert. Simplicie devint la terreur de ses compatriotes; on le fuyait. Seul, Lacrousaille lui restait fidèle dans ses encouragements et dans ses exigences : — Encore un effort... Le Ministre est on ne peut mieux disposé... Ça va y être...

Et un soir ça y fut!

Le travail de Lacrousaille fini, Simplicie rentrait chez lui — solitaire et soucieux. Il n'était plus que l'ombre de lui-même,

marchant avec peine, le dos voûté, la gorge sifflante. Il s'assit sur un banc, pour reprendre haleine, acheta un journal qu'on lui présentait; mais à peine l'eût-il déplié, qu'un éblouissement lui ferma les yeux; et il restait là, tremblant des pieds à la tête, comme s'il eût lutté contre un vertige. Voyons, c'était impossible, il avait mal lu!... Et pour s'en convaincre, il reprit tout haut : *Dernières nouvelles. Promotion du Ministère de l'Intérieur*. Il épela chaque nom, s'interdisant de passer une ligne, une lettre... et soudain d'une voix formidable il cria : — « Montagnac! » Puis se levant d'un bond, il prit sa course, poursuivi par les protestations des passants et les aboiements furieux des chiens. Il entra chez lui comme une trombe, saisit à pleins bras sa femme qui, toujours mélancolique, en deuil de Daumazan, ourlait des serviettes et l'entraîna dans une danse échevelée, bouleversant les tapis, renversant les meubles. Madame Montagnac se débattait effarée : — *Sainpliche*... Calme toi, reviens à toi... Qu'y a-t-il?

— Mon nom!... là!... S. Montagnac, publiciste....

Et Simplicie écroulé, râlant, brandissait le journal dans sa main crispée, comme on agite un drapeau.

En apprenant la nouvelle, Lacrousaille manifesta d'abord de la stupeur. Mais c'était une âme forte et impénétrable. Il jeta les yeux sur la promotion, sourit et se tournant vers Simplicie :

— Eh bé!... qui avait raison?... — Puis très grave : — Maintenant, il faut que tu partes... tout de suite... tu es très malade... va te soigner... ou tu voudras, ça m'est égal... pourvu que tu partes!... — Et s'attendrissant tout à coup : — Nous serons bien longtemps sans nous voir, alors...

— Combien veux-tu? murmura Simplicie qui pleurait.

— Le plus possible fit Lacrousaille.

*
**

Le lendemain le poète partait avec sa femme pour la Suisse. Madame Montagnac avait supplié son mari de retourner à Daumazan, mais Simplicie ajourna l'épreuve, la voulant triomphale. Il tenait à laisser à ses compatriotes le temps d'élaborer un programme de fêtes, ce qui lui permettrait de se refaire. Il avait la coquetterie de revenir au pays, aussi gras qu'il en était parti, avec la double auréole du « Monsieur » décoré et de l'homme qui a voyagé hors de France.



Pendant un mois, Simplicite vécut dans l'extase de lui-même, les yeux rivés à sa boutonnière où flambait un ruban de dimensions anormales. Et distrait du reste du monde, il trébuchait au moindre obstacle, allait se rendre dans les arbres et tombait sur la poitrine des gens.

Il fit ainsi, à Lucerne, la connaissance d'un Monsieur décoré comme lui, plongé comme lui dans un état d'hypnose égoïste et profonde; et du choc de ces deux orgueils aveuglés, naquit une sympathie aussi immédiate que vive. Ils se saluèrent, se sourirent. Le lendemain, après s'être heurtés à nouveau, ils se tendirent la main et causèrent comme de vieux amis. En sus de leur commune distinction honorifique, des affinités secrètes les poussaient l'un vers l'autre. L'inconnu était sec comme un sarment, brun de poil et de peau et roulait les r à la façon de Lacrousaillie.

Je parie que nous sommes pays, fit tout-à-coup Simplicite.

— *Diou biban!* répliqua l'autre, ça ne me surprendrait qu'à demi...

— Je suis de Daumazan déclara le poète.

— Et moi de Marmande.

— Je m'appelle Montagnac.

— Moi aussi !

Ils se regardèrent stupéfaits. Près d'eux, installée sur un banc, Madame Montagnac éternellement triste et absorbée, tricotait des mitaines. Le poète reprit avec assurance :

— Simplicite Montagnac.

— Et moi Sylvain... J'ai été décoré au 14 Juillet.

— Moi aussi !

Il y eut un silence. Simplicite éprouvait soudain un vague malaise, une sensation d'angoisse qui lui comprimait l'estomac, puis le cœur. Il balbutia dans un défi :

— Par le Ministère de l'Intérieur.

— Moi aussi !... Il y vingt ans que je fais du journalisme... Du reste, voilà mon brevet de la Grande Chancellerie... S. Montagnac, publiciste.

Il sembla au poète qu'une masse s'abattait sur son crâne. Ses genoux fléchirent et l'angoisse maintenant le tenait à la gorge, l'étouffait.

— Alors... moi..., cria-t-il, moi !...

— Vous ? Eh ! farceur, vous vous êtes pris pour le fils de mon père, voilà tout !

— Ah ! soupira Simplicite. Et après avoir battu de ses bras, il tomba de toute sa hauteur, la face contre terre.

On s'empressa autour de lui. Sylvain répétait :

— Ce n'est rien... un ruban rentré... Il va revenir...

Mais Simplicite ne revint pas. Il avait trop longtemps lutté, espéré, souffert et son âme s'était brisée du coup, comme un cristal fragile, sa petite âme naïve et folle de grillon qui avait pris sa crécelle pour une lyre...

Tandis qu'on transportait le corps à l'hôtel, une voix de femme demanda :

— Quand y a-t-il un train pour Daumazan ?...

EUGÈNE DELARD





Reproduction interdite

LA PORTE DE SURESNES
TABLEAU DE M. PIERRE VAUTHIER

Ayuntamiento de Madrid

LA BÊTE

NOUVELLE INÉDITE
DE CHARLES DERENNES

Le dîner était fini. Mes hôtes et moi, nous ne parlions guère. Étais-je las du voyage? Éprouvaient-ils une sorte de gêne à me recevoir au fond d'un désert sauvage, dans un sombre château du Haut-Quercy, après m'avoir longtemps et presque quotidiennement fréquenté au cours de la plus parisienne des existences? Notre amitié n'était-elle pas encore accoutumée à ce nouveau décor?... Jean d'Escolobre choisissait avec un soin exagéré un cigare dans une boîte; sa femme jouait avec une fleur; je regardais, dans le cadre des fenêtres ouvertes, les chauves-souris décrire des cercles capricieux, tandis qu'elles hésitaient entre l'attrait lumineux des flambeaux et celui de la campagne blanche de lune.

— Je ne me gêne pas avec toi, dit soudain mon ami en se levant. Je vais travailler. Te retrouverai-je tout à l'heure? Si tu n'as pas sommeil, ma femme te tiendra compagnie...

Avant de refermer la porte, il se retourna pour me dire encore au revoir. Mais — à présent que j'y pense — que son sourire était donc mal à l'aise sur son visage!... Puis le bruit de ses pas décrut et se tut au fond d'un corridor. J'étais seul avec Madeleine; ses regards, qui jusque-là m'avaient évité, cherchèrent les miens, je m'approchai d'elle, elle ouvrit les bras; et ce fut parmi ses cheveux que je lui parlai :

— Vous... C'est vous!... Si vous saviez comme, depuis bientôt un an, j'ai souffert de votre départ imprévu, de la déconcertante énigme!... Vous souvenez-vous, mon amie? Vous deviez venir — enfin! — Ma maison pleine de fleurs vous attendait, et j'étais sûr de votre amour, et j'étais sûr de le mériter. Et puis, soudain, à l'heure convenue, ce fut la déception brutale : une lettre de Jean m'annonçant qu'il partait avec vous, sans me donner de raisons... Que devais-je penser? Aviez-vous eu un remords au dernier moment? Vous allez sourire : j'ai parfois été sur le point croire que

vous aviez tout avoué à Jean dans une minute de détresse morale. Madeleine, m'aimez-vous encore, m'aimez-vous comme autrefois?...

— Je n'ai pas eu de remords, répondit-elle... je vous aimais et je vous aime, et vous voyez bien que j'ai souffert...

— Mais alors, pour Dieu, que se passa-t-il?

— Il ne se passa rien... Non, en vérité, rien... J'étais habillée, j'allais sortir... Jean a ouvert soudain la porte de ma chambre et m'a dit : « Nous partons; prépare-toi en hâte, nous avons à peine deux heures devant nous... » Et moi, dans le trouble où je vivais à la pensée que dans un instant je serais vôtre, je n'ai pas su trouver de mots pour protester... Ah! je sais bien, j'ai été lâche; j'aurais dû crier, j'aurais dû m'enfuir... Mais je n'ai pas pu, je n'ai même pas demandé une explication; il me regardait d'une façon si étrange, et j'étais une si petite chose sous ce regard!... Et voilà... Pendant six mois nous avons couru le monde. Quel cauchemar! Je suivais Jean en silence, m'interdisant même de penser à vous; votre souvenir m'était

un surcroît de peine; il me semblait qu'à présent vous me détestiez, que vous me méprisiez et que vous aviez raison de le faire... J'ai été si lâche... Lui, il parlait de vous très souvent, il disait : « Qui sait ce que devient Georges? Il faudrait pourtant lui écrire... » Et, quand il prononçait votre nom, il tenait ses yeux fixés sur moi, ses yeux contre lesquels je ne puis rien... Enfin, lassé d'errer d'hôtel en hôtel, il m'a entraînée dans ce château où il n'était pas revenu depuis la mort de son père; il voulait, disait-il, s'y consacrer à certains travaux; il était de plus en plus singulier et taciturne... Puis, un jour, il vous a écrit en vous priant de venir nous voir. Et c'est tout...

Derrière chacun des mots qu'elle avait dits, j'entrevois tout un monde d'angoissants mystères. Une foule de questions me venaient à l'esprit et je



ILLUSTRATIONS
DE G. NICOLET



commençai par celle qui me semblait devoir appeler la plus simple réponse :

— Quels sont donc les travaux auxquels Jean prétend s'intéresser ?

Madeleine me considéra avec une sorte d'étonnement craintif et murmura lentement, comme si elle m'avait, du fond de sa songerie, entendu à peine :

— Vous dites?... Vous me demandez quels sont les travaux...

Tout en parlant nous avions quitté la salle à manger et nous nous étions accoudés à la balustrade de la terrasse. Soudain ce fut devant nous, dans les épais bosquets du parc, comme un bruit de pas hâtifs sur le sable, comme un frémissement de branches frôlées. J'eus peur de quelqu'un qui aurait pu nous observer et, du regard, j'interrogeai ma voisine; elle était affreusement pâle...

— Vous avez entendu ? demanda-t-elle.

Elle fondit en larmes en étreignant mes mains dans un élan d'épouvante désespérée, puis reprit, d'une voix précipitée qu'entre-coupaient des sanglots :

— Je vais tout vous dire... je ne puis pas me taire plus longtemps. Ne vous attendais-je pas comme mon sauveur?... Mais comment vous expliquer tout cela ? Moi-même, je ne suis pas capable de comprendre... Depuis que j'ai quitté Paris, depuis que je suis ici, surtout, je me sens devenir folle, peu à peu... Vous avez entendu ce bruit dans les feuilles ? Cela n'est rien, me direz-vous ; mais le monde, autour de moi, est plein de ces petites choses qui ne sont rien, qui ont l'air de n'être rien... Pensez à ce qu'est ma vie dans ce château. Si vous saviez ! il est grand, grand... il n'y a pas moyen de parvenir à le connaître en entier, de chasser le mystère de ses coins sombres, de faire entrer le soleil dans des chambres dont les clefs sont perdues... J'ai peur : peur des chouettes qui gémissent du soir au matin, du vent qui est comme chez lui dans ce pays-ci, de l'écho de mes pas dans les corridors, de mon ombre... Et Jean semble prendre à tâche de mettre le comble à cette peur. Ses travaux... Vous me demandiez quels étaient ses travaux ? Mais, que vous dire ? Si ce n'est pas une atroce comédie, il est fou, et il le comprend... et il veut que je devienne folle moi-même, et, lorsqu'il me regarde fixement c'est pour faire entrer sa folie dans mon âme... Il est fou... Il s'est mis en tête que ce coin perdu et presque désert du Quercy était peuplé d'êtres fabuleux, de bêtes monstrueuses, de faunes, de loups-garous... que sais-je?... Il veut écrire un ouvrage sur eux, il passe des nuits à les guetter, des jours à chercher leurs traces sur le sol ; il interroge les paysans ; il se fait raconter des légendes... Je ne peux plus bouger, à présent, sans rencontrer sa principale collaboratrice, une affreuse vieille,

C'EST ELLE... C'EST ELLE, GÉMIT MADELEINE

qui passe pour sorcière... Oh ! mon Dieu, regardez... regardez !...

Frémissante, à demi renversée contre moi, Madeleine désignait l'extrémité de la terrasse. L'effroi fit courir à travers tout mon corps un frisson qui se termina en contractant mes poings et ma gorge... Une petite ombre bizarre descendait vers nous et, un instant auparavant, quand, au sommet du large escalier, elle était passée devant la lune, j'avais vu se découper en noir sur l'orbe lumineux un profil grotesque et terrifiant de vieille.

— C'est elle... c'est elle, gémit Madeleine.

De près, la nouvelle venue ne fut plus qu'une mère-grand qui portait sur sa tête la coiffe à double pointe des paysannes quercinoles et qui n'avait guère des sorcières que leur traditionnelle laideur. Elle parut s'apercevoir par hasard de notre présence, nous salua humblement et nous dit dans le rude langage du pays :

— Dieu vous ait en sa garde, ma belle dame et mon bon monsieur... C'est nuit mauvaise et grand sabbat qui se préparent !... Du côté de Negrecros la *loupéroune* hurlait tout à l'heure à réveiller les morts. Malheur aux cœurs qui penchent vers le péché ! Dieu ait l'œil sur vous ! Dieu vous garde du mal.

Elle ne nous quittait pas du regard et, dans son attitude comme dans le ton traînant de sa voix, je crus un instant deviner une intention malicieuse. Un nouveau salut, un dernier « Dieu vous garde ! » et, sans bruit, comme par enchantement, la vieille disparut.

Je ne revis pas Jean avant de me retirer dans ma chambre. Une fois seul, je réfléchis à ce que j'avais appris dans la soirée avec cette minutie que l'esprit tourmenté par la fièvre apporte



à ses travaux; et contrairement à ce que j'avais espéré, chaque réflexion semblait distiller en moi une goutte de terreur. Bientôt les morsures des taretts dans les boiseries firent grincer le silence et ce bruit dont je ne pus me distraire après l'avoir remarqué, accrût l'exaspération de mes nerfs.

Plusieurs fois j'éteignis la lampe; mais, alors, c'était une autre torture; les fenêtres n'avaient pas de volets et les rayons de la lune tombaient sur moi, aigus, lancinants et douloureux

comme s'ils eussent été tangibles. En vain j'essayai de cacher ma tête sous les draps, de me jeter désespérément dans le sommeil; j'étais comme hypnotisé par la clarté lunaire, une force qui dépassait ma volonté me contraignait au bout de quelques minutes à découvrir mon visage et à rouvrir mes yeux. Et je voyais alors se tordre sur les murailles les ombres des branches qu'un vent brusque d'orage agitent furieusement dans le parc.

A cet état d'esprit maladif succédèrent des raisonnements plus logiques mais non moins effrayants. Longtemps Madeleine et moi nous étions aimés sans nous en douter et Jean, peut-être, avait connu cet amour alors que je l'ignorais encore. A présent j'imaginai parfaitement mon ami nous observant en silence, tour à tour mordu de furieuses rages ou accablé de tristesse; puis, averti par notre attitude ou par un pressentiment du moment où ma trahison allait devenir irréparable, il s'était enfui, m'enlevant celle dont le consentement avait déjà fait ma complice... Je me rappelai son caractère tourmenté, à la fois violent et sournois, la cruauté patiente avec laquelle, dans son enfance, il avait tiré vengeance de certains camarades; je me rappelai aussi sur quel ton d'approbation et d'admiration il m'avait raconté jadis l'aventure d'un arrière-grand-oncle à lui qui, ayant attendu cinq ans pour être bien sûr que sa femme le trompait, l'avait fait ensuite périr à coups de fouet, froidement... Tout s'éclaircissait : Jean, après avoir vainement tenté de fuir et de vivre en paix en m'oubliant, était revenu, torturé par le doute et, voulant savoir jusqu'où les choses au juste étaient allées, préparait un guet-apens pour Madeleine et moi. Ses travaux bizarres? Une attitude pour nous donner le change... La vieille sorcière? une espionne... Je roulai de ces noirs pensers dans un sommeil peuplé de cauchemars. Je me réveillai au bruit de mon nom prononcé d'une voix cordiale. Jean, souriant, était près de moi.

Il ne tarda guère à me parler de ses études et de l'intérêt qu'il y prenait.

— Ce pays-ci — me dit-il, lorsque je fus prêt, en m'entraînant vers la bibliothèque — ce pays-ci est plein de chansons et de légendes, et les légendes correspondent toujours à quelque chose; il n'y a pas de feu sans fumée... Et puis nos paysans sont vraiment trop affirmatifs pour que leurs idées ne reposent pas sur quelque chose de réel. Ceci m'avait frappé déjà lorsque, tout jeune, je venais ici passer mes vacances, et maintenant je suis décidé à savoir le fin mot de tous ces mystères...

Il se tut un instant et reprit avec une exaltation étrange :

— Car nous vivons entourés de mystères et, quand on s'en est rendu compte, on veut savoir, on veut tout savoir... Cela devient une hantise, une torture... D'ailleurs, vois-tu, j'étais las de la vie que nous menions à Paris, et Madeleine aussi était lasse... A propos, comment la trouves-tu? Elle me

paraît un peu triste, elle s'ennuie : tu arrives à point pour la distraire...

Puis il revint à ce qui semblait être son idée fixe, me montra des livres traitant de sorcellerie et principalement de la transformation possible d'hommes en bêtes, une touffe de poils d'un roux ardent, presque phosphorescent, qu'il affirmait avoir recueillie sur un buisson, l'empreinte très nette, sur un bloc d'argile desséchée, d'un gigantesque sabot de bouc... Enfin, comme nous nous trouvions dans un coin sombre de la pièce, il tira brusquement un rideau et alors apparut la chose la plus horrible et la plus abjecte que l'on puisse imaginer : c'était un être recouvert d'une toison pareille à celle des loups, se tenant droit à la façon d'un ours qui danse et dont la face, constituée par un masque de carton peint avait une expression odieusement humaine...

— Ne t'effraie pas, dit Jean en riant, ceci n'est qu'une reconstitution approximative de *la loupéroune*, une sorte de loup-garou femelle qui erre fréquemment par ici; elle revêt cette forme toute la nuit en punition d'avoir été jadis une femme infidèle et son rôle est de détourner par tous les moyens les autres femmes de ce péché ou de les punir si elles y tombent... Mon Dieu! te voilà tout pâle... Quelle sensitive!... Allons, approche, rends-toi compte, tu n'as devant toi qu'un masque de carton peint et, sur une carcasse de fils de fer et de bois, des peaux de loups ajustées par des agrafes...

Toute la journée fut un long supplice. Sans trêve je me fis l'effet d'être ligotté, d'avoir les yeux couverts d'un bandeau et d'attendre des assassins qui vers moi eussent en silence rampé. Quand la nuit fut venue, j'étais véritablement au bord de la folie. Tandis que je traversais le parc en me dirigeant vers l'endroit où devait m'attendre Madeleine, j'entendis encore des pas furtifs près de moi... Je bondis... Rien... Puis une fenêtre faiblement éclairée du château encadra une silhouette qui épiait l'ombre. Je me devinais poursuivi par une hostilité obscure et vigilante, prisonnier d'invisibles regards... Fuir! il fallait fuir sur le champ devant la démence et peut-être devant la mort.

— Nous partirons, disais-je un peu plus tard à la douce et misérable créature qui se blottissait en tremblant sur mon cœur. Je comprends à présent votre terreur, j'en subis la contagion et tant que je resterai ici, je serai aussi faible que vous et incapable de vous défendre...

— Oui, partons, murmura Madeleine, mais tout de suite, car si maintenant je me trouvais en sa présence, il comprendrait en regardant mes yeux et nous ne nous reverrions jamais plus...

Sa tête s'appuyait sur mon épaule... Ah! cher parfum, éblouissement des beaux rêves qui surgissaient à la pensée de cet amoureux départ!... Mon idée était de gagner Reilhac à pied et d'y louer une voiture... Arrivés là, il me semblait que nous serions hors de danger, que nous aurions dépassé les limites du domaine où pesait l'influence du mauvais enchanteur... Et nous nous regardions, Madeleine et moi, sans rien dire, imaginant les pays ensoleillés où nous appellerait la vie, les beaux jardins dont elle nous ouvrirait les portes...



Pourtant, une suprême inquiétude persistait en moi; tout cela me semblait trop désirable pour devoir se réaliser jamais, et au moment de donner suite à nos projets, ils ne me paraissaient encore pas autre chose que des rêves faits au clair de lune... Je croyais véritablement entendre la Fatalité s'avancer vers nous en silence. Et soudain, sur le petit tertre abrupt, au pied duquel nous nous étions assis, des branches écartées craquèrent... Nous nous retournâmes, et alors, monstrueuse, en face de la lune, une Bête apparut... Elle oscilla quelques secondes au-dessus de nos têtes, comme hésitante, puis se laissa choir sur Madeleine en l'écrasant de son poids. Dominant mon horreur, je m'élançai au secours de la victime qui déjà, râlait, la gorge tenaillée par des pattes velues; mais celles-ci, interrompant un instant leur affreuse besogne, me frappèrent au front avec violence... Je chancelai, je tombai; et ce fut la nuit durant très longtemps.

Quand je repris mes sens, Jean était là et sanglotait.

— Ah! mon ami... Quelle horrible chose!... Je travaillais, j'ai entendu hurler la *loupéroune*... et je suis accouru, frappé d'un douloureux pressentiment. Trop tard... il était trop tard... Mais vous me trompiez donc, Madeleine et toi, ou vous étiez sur le point de le faire?... Oh! je t'en prie, si cela était, avoue-le moi, épargne moi du moins la torture du doute...

Je regardai sans mot dire le misérable; mais ses yeux se dérobaient. Et il y eut quelques minutes de silence durant lesquelles il me sembla que la voûte du ciel allait se rompre et s'écrouler sur nous. Ce fut encore Jean qui parla le premier.

— Qu'allons-nous faire? Personne ne voudra croire que la *loupéroune* a tué Madeleine... Il faut que ce cadavre disparaisse, que l'on parle d'un accident... Ecoute, il y a le trou de Negre-

cros à cent mètres d'ici... un gouffre inaccessible... Cela vaut mieux... Il y a déjà bien assez de tristesse pour nous!...

J'aurais voulu me révolter, mais la révolte était étouffée en moi par mille sentiments accablants et ne parvenait pas jusqu'à mes lèvres...

— Pauvre Madeleine, dit Jean, comme elle est belle encore!... Prends-là par les épaules. Suis-moi.

Nous partîmes. Nos ombres, que projetait, à notre droite la lune éblouissante, nous accompagnaient tragiquement. Les chiens du voisinage hurlaient à la mort et à la lune. J'avais peine à me soutenir et je m'entravais par moments dans une gerbe de cheveux blonds qui balayait le sol devant moi. Enfin Negrecros apparut, bouche d'ombre au milieu du désert jaunâtre...

— Cela vaut mieux répétait Jean, halluciné, eût-on dit, par ses propres paroles... Cela vaut mieux... L'oubli, l'oubli profond et noir et, pour elle, le pardon de Dieu, si vraiment elle fut coupable!...

Au bord du gouffre avait poussé un maigre chêne-liège; je m'y appuyai un instant, souhaitant vaguement qu'il craquât, ou que la main de celui qui se tenait derrière moi consentît à précipiter le vivant comme la morte. En bas, très loin, sur la rivière souterraine, palpait le reflet d'une petite étoile...

— Allons, hâtons-nous... Balançons-la trois fois... Prends garde que sa robe ne s'accroche pas aux buissons...

Avant d'entendre le bruit de ce doux corps s'écrasant dans les profondeurs de la terre, j'eus le temps de compter jusqu'à vingt.

CHARLES DERENNES



fière et *Jours de Pluie*. Le poète ne se contente pas de pénétrer les intimités qui l'entourent : dans un rêve de sympathie et de compassion suprême, il voudrait étreindre toute la souffrance, toute la destinée humaine.

Partons! Je veux aller criant de porte en porte :
Ouvrez! c'est moi! Votre destin j'en veux ma part!
Vos mains... Vos yeux, vos yeux surtout pour que j'emporte
Un peu de ce soleil volé par vos regards!

Qui es-tu? Toi? Toi? Toi? Ton âge? Ta patrie?
Où vas-tu? Que fais-tu? Puis-je, ami, te servir?
Vieillard, quel est ton nom? Femme, quelle est ta vie?
Dites-moi votre espoir et votre souvenir!

D'hospices en châteaux, de palais en masures,
Humbles, riches, savants, infirmes, malchanceux,
Je voudrais, embrassant toutes les créatures,
Contenir l'univers comme un baiser de Dieu.

Charles Dumas a aussi ses heures de joie, mais si brèves et si grosses de tristesse; et son rire, verveux, spirituel, parfois drôle jusqu'au cocasse, est si près de se muer en larmes! Pourtant, malgré cette unité d'inspiration, réelle malgré des disparates apparentes, aucune monotonie dans ce volume d'expression souple et variée.

L'Eau souterraine, le premier recueil de Charles Dumas, qui lui valut le prix Sully Prudhomme, avait révélé un vrai poète, délicat et personnel, déjà maître de sa langue, et possédant un sens rare du rythme. *L'Ombre et les Proies* nous laissent une impression plus favorable encore. Parmi les poètes de la jeune école, M. Charles Dumas est un de ceux qu'il faut lire.

❄

❄ ❄

De Lausanne nous arrive un roman historique, *Ægisthos*, où est conté, une fois de plus, le drame qui, au retour d'Agamemnon, ensanglanta le palais de Mycène. Différent de ses devanciers, M. Aloys de Molin met au premier plan la figure d'Ægisthos. Trop faible pour combattre les Troyens, ce fils de Thyestès est demeuré en Grèce. Chargé de gérer les biens d'Agamemnon, il est devenu l'amant de Klytaïmnestra et il a fait éloigner Elektra et Orestès. Or, Troie a succombé; le roi des rois revient à Mycène; il va falloir rendre des comptes. Déjà Agamemnon est informé des crimes de son parent. Ægisthos et Klytaïmnestra préviennent le châtement: ils frappent. Ægisthos règne. Le peuple se tait, mais, déjà, il prévoit, il espère Orestès.

L'œuvre est émouvante. M. de Molin unit à une connaissance parfaite de l'antiquité un sens aigu de la vie. C'est bien là une évocation du passé, séduisante par la curiosité, par l'exactitude du détail, séduisante aussi par l'analyse des passions humaines. A trente siècles de distance, dans des situations déterminées, certains gestes, certains mots se reproduisent. M. de Molin l'a compris; de là, dans son roman, un caractère de vérité, un réalisme qui saisit. Ajoutons que la forme est impeccable et concourt à faire de ce roman une véritable œuvre d'art.

LE LISEUR

MEMENTO BIBLIOGRAPHIQUE

A la maison des poètes : *De rime en rime*, par L. REGNIER.

Chez Delagrave : *Les Joujoux du théâtre*, Cendrillon, La boîte à musique, la Maison des Dimanches, Thyl l'Espiègle, de délicieuses comédies enfantines du bon poète CLOVIS HUGUES : illustrations de Louis Bailly.

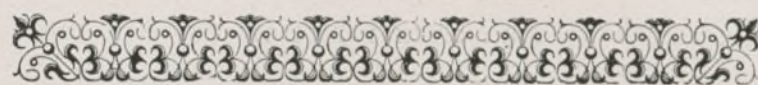
Chez Stock : *Un tour de Ninon*, comédie en un acte
de GEORGES DOCQUOIS, qui fut représentée avec
grand succès à la Comédie-Française.

Chez Oudin : *L'Edelweiss*, fleur des cimes, poésies,
par LOUIS GAURON.

Chez Ollendorff : *Théâtre de Emile Bergerat*, sixième volume contenant la *Fontaine de Jouvence*, l'un des récents succès de la Comédie-Française, *Petite mère* et *le Combat de cerfs*. — *Mémoires de la reine Hortense et de la famille impériale*, par Mlle COCHELET, dans la collection pour les jeunes filles, publiée par Mme Carette, née Bouvet. — *Histoire de la littérature française*, par LÉO CLARETIE, tome III : *Le dix-huitième siècle*.

Chez Vuibert et Nony : *Les Récréations botaniques*, étude sommaire de 100 plantes très communes par HENRI COUPIN, docteur ès sciences, lauréat de l'Institut; un vol. illustré de 387 dessins pouvant être transformés en aquarelles par quelques coups de pinceau, et orné d'une belle couverture en couleurs. — *Singes et Singeries*, par HENRI COUPIN, docteur ès sciences, lauréat de l'Institut; 1 vol. illustré de 52 gravures et orné d'une aquarelle. — *Les Bons jeudis*, par TOM TIT; 1 vol. illustré de nombreuses gravures et orné d'une aquarelle.

Au Mercure : *Le Voluptueux voyage ou les Pèlerines de Venise*, par GIUKO et BILOBA. — *Lettres de Charles Baudelaire* (1841-1866), avec un portrait en héliogravure. — *Un Musicien en France au XVIII^e siècle, Henri du Mont* (1610-1684), par HENRI QUITTARD.



Les Théâtres

THÉÂTRE SARAH-BERNHARDT : LES BOUFFONS, conte en 4 actes, en vers, de M. MIGUEL ZAMACOÏS. — VAUDEVILLE : LES PRINCESSES D'AMOUR, pièce en 4 actes et 7 tableaux, de Mme JUDITH GAUTIER. — ODÉON : LA MAISON DES JUGES, pièce en 3 actes, de M. GASTON LEROUX. — AMBIGU-COMIQUE : LA MOMME AUX BEAUX YEUX, pièce en 5 actes et 8 tableaux, de M. PIERRE DECOURCELLE.

Notre collaborateur Miguel Zamacoïs vient de remporter un grand succès au théâtre Sarah-Bernhardt avec un conte en quatre actes, en vers, *Les Bouffons*, où l'on retrouve, plus brillante, plus copieuse, plus gaie que jamais, la fantaisie, la verve, la malice et la grâce qui ont fait aimer ses chroniques, ses odelettes et ses joveux couplets.

C'est vers 1550. Le seigneur de Mautpré vit fort retiré, faute de pécune, en son vieux castel de Touraine. Veuf, il y cloître sa fille qui a dix-sept ans et le plus joli minois du monde. C'est triste, quand on a dix-sept ans, d'être enfermée ainsi dans un sombre château. Solange s'ennuie. Certes, il y a bien près d'elle le vieil ami de son père, l'intendant-médecin Olivier, qui est le meilleur des hommes. Mais, un vieux médecin qu'on a toujours connu, ce n'est pas le Prince charmant. Et comment viendrait-il, celui-ci, puisque personne, jamais, ne pénètre dans ce château ?

Si, pourtant : les marchands, à qui l'on cède l'une après l'autre les tapisseries, les armures et toutes les reliques familiales. Et voici justement trois marchands dont deux sont des princes déguisés et venus au castel par jeu, pour soutenir une aimable gageure : est-ce l'esprit, est-ce la beauté qui plait le mieux à la Femme-enfant ? Sera-ce Narcisse, le beau conquérant, sera-ce Jacasse, le charmeur tortu, qu'aimera l'espiègle ingénue ? Il faudrait, pour le savoir, rester quelque temps au château. Comment y réussir ? En gagnant à leur cause l'excellent Olivier qui déclare sur le champ au baron de Mautpré, la nécessité d'engager des bouffons pour dissiper les idées noires de Solange visiblement déprimée... Et, comme le seigneur de Mautpré n'est pas une roche non plus et ne veut rien que la

santé de sa fille, le seigneur de Mautpré fait annoncer à son de trompe aux populations qu'on demande des bouffons de bonne éducation pour être attachés au service de sa noble maison.

Cinq se présentent : Un rustre, idiot ; un ivrogne, pas méchant ; un triste, grotesque comme un poète élégiaque, et dont je m'étonne seulement qu'il sollicite l'emploi de bouffon ; enfin, Narcisse, fringant, avec Jacasse, bossu.

On les prend tous les cinq à l'essai pour un mois, jusqu'au jour d'un grand tournoi définitif, où Jeannot s'affirme irrémédiablement idiot, Baroco, ivrogne, Hilare, stupide. Quant à Narcisse, il a belle prestance et parle bien. Jacasse, à son tour, parle mieux et plus tendrement.

Donc, Solange veut Jacasse pour bouffon... Et même... Quel dommage que Jacasse soit bossu !... Et même... Quel dommage que Jacasse soit bouffon !

Et n'étant ni bouffon, ni bossu (car sa bosse est postiche), Jacasse, dont l'esprit triomphe et qui a gagné la gageure et le bonheur en plus, Jacasse est le prince Charmant.

Il faut dire aussi qu'il fut, dès le début, adorable, Jacasse, personnifié par Sarah Bernhardt, et que pas une minute, en voyant ce visage, en écoutant cette voix, cette âme enjouée, rêveuse, mordante, ardente, caline, nous n'avons douté de l'issue de ce duel romanesque.

M. Krauss est un excellent matamore. M. Maury a de la dignité dans le rôle de baron de Mautpré, M. Deceur de l'élégance dans celui de Narcisse, M. Laroche de la bonhomie dans celui d'Olivier. M^{me} Patry figure de plaisante façon une maritorne élevée au grade de duègne. M. Guidé est d'une mélancolie bien comique et bien pittoresque. M. Gerval s'acquitte avec soin d'un assez petit rôle. Et pour M^{lle} Greuze, elle est menue, sournoise et ravissante.

Les décors de MM. Amable et Jambon réalisent avec toute leur poésie les heureuses visions de l'auteur.

本
生 生

Et puisqu'il faut quitter le pays bleu où triomphe le Prince Charmant, venez-vous en par le pays de porcelaine ensoleillée où sous les roses pèchers en fleurs, de petites princesses multicolores étendues, accoudées, buvant du thé, chantent tour à tour, avec le même sourire mélancolique, une strophe différente du poème infini de l'Amour et de la Mort.

Ce n'est pas loin : c'est au Japon — non pas l'improbable contrée à laquelle je ne crois guère, puisque je ne l'ai jamais vue — mais le Japon du Vaudeville, le vrai, le seul, celui de Mme Judith Gauthier, magicienne, et de M. Porel, magicien. Venez. On y conte bien joliment une très innocente histoire.

Le jeune Mitsouda est un petit prince très sérieux qui ne sait rien du monde et n'a jamais aimé que la Philosophie. Le sage Kamakura, son père, s'inquiète de son austérité et charge le jeune Yamato d'emmener son fils à Tokio pour compléter son éducation. Yamato accepte la mission et sous prétexte d'aller ensemble à la recherche d'un manuscrit de Confucius, décide Mitsouda à la suivre.

Et les voilà tous deux à Tokio, chez Mme Cigogne-Danseuse. Mme Cigogne-Danseuse est une vieille connaissance de Yamato, une fort aimable dame qui ne cherche qu'à rendre service et qui, avertie secrètement par Yamato de la supercherie et de son but, présente incontinent au jeune Mitsouda surpris une exquise petite personne, Mlle Oiseau-Fleur. Lorsque Mitsouda s'aperçoit qu'on l'a joué, il entre dans une violente colère ; trop tard, il le sent bien : il aime Mlle Oiseau-Fleur ; Mlle Oiseau-Fleur, toute chaste, l'aime aussi : ils se jurent une fidélité éternelle.

Or, cela ne fait plus du tout l'affaire du noble et vieux Kamakura qui trouve que son fils exagère.

Aussi, le rappelle-t-il près de lui et le met-il sous clef pour calmer sa bouillante ardeur : le fils du noble Kamakura ne peut épouser qu'une princesse, non une protégée, si pure soit-elle, de Mme Cigogne-Danseuse... Alors, Mlle Oiseau-Fleur qui se désole, là-bas, du départ de son ami, de son absence, va-t-elle donc mourir de désespoir ?

Non. Elle en avait l'intention. Mais Yamato, responsable de tous ces ennuis, n'est pas demeuré inactif. Grâce au concours de l'héroïque Kantaro, un vieux guerrier qui hait la civilisation barbare, le téléphone, le chemin de fer et le parapluie, Yamato réussit à découvrir et à prouver que Mlle Oiseau-Fleur est d'une excellente famille, voire une petite princesse jadis volée. En conséquence, rien ne s'oppose plus au mariage ; le noble Kamakura lève son veto, le jeune Mitsouda retrouve la bien aimée, Mlle Oiseau-Fleur manque mourir de joie en retrouvant Mitsouda, lequel, quoique fort amoureux, reste décidément un profond philosophe, puisque, craignant les femmes, il épouse la première qu'il rencontre...

La prose de Mme Judith Gautier a le naturel d'une source, d'une eau tranquille, d'une eau limpide et l'éclat des fleurs, des ailes, des reflets qu'elle emporte.

Les décors, la mise en scène sont un enchantement. La musique de M. Edmond Laurens est adroite. Enfin, « *Princesses d'Amour* » est très bien joué. On ne saurait avoir plus de grâce, d'émotion naïve que Mlle Maud Amy, si justement nommée, au Japon, l'Oiseau-Fleur. M. Roger Monteaux a de la distinction, de la chaleur, de la tendresse. Mlle Cécile Caron, M. Boucher, M. Joffre sont fort amusants. M. Lérand — le guerrier vieux Japon — est épique. Mlles Harlay et de Bray sont charmantes.

*
**

Il fait moins clair dans la *Maison des Juges*. La lumière vivante n'inonde pas la pièce de M. Gaston Leroux qui, trop confuse, en général, offre cependant de très remarquables qualités, une réelle vigueur parmi l'emphase, une vraie éloquence parmi les déclamations.

Dans la *Maison des Juges*, burg sinistre de la magistrature, il y a l'Ancêtre, Petrus Lamarque, dont on va fêter le centenaire ; il y a le fils, Louis Lamarque, soixante ans, président de chambre à la Cour de cassation ; il y a les deux petits-fils, Jean l'aîné, trente-cinq ans, avocat général, et Marie-Louis, 27 ans, procureur de la République en province. Et l'aïeul qui fut grand-maître de la justice sous le Procureur, semble obsédé par la mémoire d'un crime ; à la veille de la grande nuit, il a perdu le sommeil de ses nuits. Et Louis, son fils, dont la carrière s'achève, se laisse aller paisiblement, en brave homme ni bon ni mauvais, qui a fait à peu près ce qu'il a pu. Et Jean, le fils aîné de Louis le Débonnaire, est inflexible, implacable, d'ailleurs irréprochable, si c'est être irréprochable qu'être inhumain pour soi tout autant que pour les autres, — d'ailleurs pur et beau comme Brutus. Et Marie-Louis, frère de Jean, qui débute, est incertain et nerveux à l'excès, si bien que le torturent encore, à chaque condamnation, l'angoisse du doute et l'instinctive pitié.

Un jour Jean doit requérir contre un individu nommé Tiphaine qui a lancé une bombe dans le prétoire. Ce Tiphaine, qui se défend d'être un anarchiste, se proclame le descendant et le vengeur de trois martyrs, les trois frères Tiphaine, injustement condamnés par l'Ancêtre, Petrus Lamarque, et exécutés comme conspirateurs, bien que, affirme-t-il, Petrus Lamarque, instrument du Procureur, ne doutât point de leur innocence.

A ce récit, Jean Lamarque hausse les épaules. Suspecter l'honneur de l'Ancêtre ? Mettre en question

la bonne foi d'un juge ? Quelle folie ! En vain, le juge d'instruction qui possède les preuves irrécusables du « crime de la Maison des Juges », vient-il amicalement, et pour éviter le scandale, communiquer à Jean les pièces du terrible dossier. Jean refuse d'en prendre connaissance et congédie le juge en répétant, farouche : « Ce n'est pas vrai ! ».

« C'est vrai ! » s'écrie l'aïeul apparu soudain, spectre rauque, à la face, à la voix d'outre-tombe. — C'est vrai ! Ecoutez. Voici.

« J'étais comme toi, Marie-Louis, inquiet, trop sensible d'abord. Puis je devins comme toi, mon Jean, sûr de mon fait, persuadé que j'avais la science infuse et que le juge était un justicier... Et puis je fus ce que tu es, mon fils, toi, Louis, dont l'indulgence est née de la conscience de ton indignité. Et puis, je fus celui qui ne sent plus rien, qui ne sait plus rien, sinon que, lorsqu'il ne peut plus juger, le juge peut encore frapper. Je fus celui qui fit tomber trois têtes comme les trois plus beaux fruits d'une saison laborieuse. Je fus celui qui, bûcheron forcené, eut abattu toute la forêt parce que son bras était robuste et sa hache bien affilée. Je suis enfin cette ruine superbe qui s'écroule dans le néant avec un fracas de tonnerre ! ».

Cette scène est à coup sûr la plus belle de l'ouvrage. Si la seconde moitié de ce long monologue est loin d'égaliser la première, si elle ne contient que des lieux communs d'un assez mince intérêt bien hâtivement coordonnés, des explications bien vagues, des conclusions mal digérées, la première partie, en revanche, ne manque pas de tragique grandeur. Certes, le discours de Petrus Lamarque n'est peut-être pas d'une grande exactitude psychologique et, si ces personnages étaient autre chose que des symboles, autre chose que des idées qui parlent, il serait permis de se demander si l'ancêtre a connu précisément, comme il le dit, avant d'arriver au terme de son évolution, les stades successifs que lui représentent maintenant ses trois enfants, debout en même temps devant lui ; si la perpétuelle inquiétude de Marie-Louis peut se résoudre un jour en la certitude divine de Jean ; si la certitude absolue de Jean peut s'amollir au point de devenir le scepticisme prudent de Louis ; si la douceur veule de Louis peut se crisper jusqu'à ressembler un instant à la haine aveugle, à la rage hideuse de Petrus ? Je vois bien une parenté entre Petrus et Jean, comme entre Louis et Marie-Louis. Les autres rapports me paraissent plus arbitraires. N'importe, somme tout, le geste est beau, le mouvement magnifique du vieillard qui harangue avec une véhémence suprême, les âges de sa vie, plus vivants qu'ils ne le furent jamais, les fantômes à la chair palpable de sa juste hallucination.

Ayant parlé, le vieillard meurt. Et Jean, qui ne croit plus à l'infailibilité de la justice humaine — le pauvre homme, il y crut longtemps ! — donnera sa démission après avoir tout révélé, tout dit, malgré l'avis du grand Réquisiteur, et du Réquisiteur général, et de tous ces Messieurs qui préféreraient pour leur tranquillité personnelle, étouffer cette fâcheuse affaire.

L'attitude finale de Jean est bien dans la logique de son caractère, mais non pas du tout dans la logique rationnelle. Jean Lamarque, à la manière d'un *Brand*, a pour seule devise : « Tout ou rien ». Et, ne pouvant avoir tout, ne pouvant réaliser l'idéal, il jette le manche après la cognée et ne s'occupe plus de rien ; est-ce là le fait d'un homme qui voulait tant le bien des hommes, que renoncer, faute de pouvoir les enrichir, à leur donner la moindre aumône d'équité, d'honnêteté, de bon vouloir ?

Cette remarque n'aurait pas de sens si M. Gaston Leroux n'inclinait sensiblement à nous proposer Jean Lamarque en exemple. Il est impossible de faire régner ici-bas la justice rêvée ? Par conséquent tout effort est stérile. On ne peut pas attendre le *Bien* ? Donc, inutile de chercher le *Mieux*. Chose étrange,

M. Leroux, qui a de certains moments, distingue très nettement ce *Bien* et ce *Mieux* et définit avec précision la tâche des juges, tâche sociale et non tâche morale, semble à d'autres moments et même en fin de compte, tout oublier et tout confondre. Il mène grand tapage autour d'une idée bien simple : La société n'a pas le droit de punir. Mais la société ne punit pas au nom d'une norme mystérieuse. La société se défend et je ne vois pas — même après les discours enflammés de M. Gaston Leroux — pourquoi on dénierait à une collectivité le droit de charger quelques individus de la protéger contre les extravagances des brutes, des malades et des fous.

On discuterait aisément pendant quelques feuillets autour de cette pièce dont le principal mérite est, sans parler des types fermement dessinés et des traits heureux qu'elle contient, de remuer nombre de problèmes importants qu'il y a toujours intérêt à approfondir. Il me reste juste la place de louer les interprètes : M. Desjardins, M. Duquesne, M. Chelles, M. Rollan, M. Levesque, Mlle Van Doren, etc., qui forment un très bon ensemble, — et de vous toucher deux mots encore de la *Même aux beaux yeux*.

*
**

Je n'entreprendrai point de vous démêler en quelques lignes ce prestigieux imbroglio. D'ailleurs si vous n'avez pas vu la pièce, vous n'y verriez goutte et si vous l'avez vue, vous ne vous y retrouveriez pas davantage, car c'est une de ces choses que l'on peut concevoir à une minute fortunée de son existence ; mais qu'on ne saisit pas deux fois. « Quand j'écrivais ceci, professait non sans orgueil le philosophe Fichte — a moins que ce ne soit Hegel ou un autre — en désignant un passage de son œuvre, il n'y avait que Dieu et moi qui comprissions ce que je voulais dire. Maintenant il n'y a plus que Dieu. » Il en va quelque peu de même pour des œuvres comme la *Même aux beaux yeux*.

Pourtant il se dégage de ce beau mélodrame quelques claires et puissantes leçons. Songez par exemple à Nerville. Philanthrope, on l'assomme ; rétabli, on l'enferme dans une maison de fous ; innocent, on l'envoie au bagne. Il s'échappe. Le voilà revenu. Sa femme est morte. Bon. Sa femme n'est pas morte ; elle a épousé leur meilleur ami. Bien. Et quand, intempestif il se mêle de rentrer chez lui, on le reçoit à coups de revolver. Croyez-vous qu'il ait jamais désespéré ? Nullement. C'est une âme, comme on dit, bien trempée. On comprend, en méditant les épreuves de cet homme, quel ressort donne à un innocent qu'on assomme et qui passe dix-huit ans au bagne, la conscience d'être dans son droit. Sa vertu, du reste, l'emporte et Nerville, grâce à cette constance, à cette tendre énergie dont Plutarque même n'offre pas de plus pur modèle, trouve enfin sa récompense, puisque son ami mort, et sa femme quasi enterrée, son fils, est à Saint-Cyr, le premier de sa promotion.

De l'examen des autres personnages, on tirerait, avec un peu de loisir, des enseignements tout aussi profitables... Hâtons-nous, le mois est chargé.

Interprétation très remarquable avec Mlle Sergine, concentrée, canaille et douloureuse à souhait, Mme Tessandier, attendrie, M. Decori, cynique, M. Caillard simplement ému et MM. Grey, Janvier, Calmettes, etc.

Mise en scène des plus soignées. La façade de la « maison où l'on vient d'assassiner un homme » est tout à fait réussie et quant aux cinq ou six « rapides de Mulhouse » en carton qui passent dans le lointain avec un bruit de fer, on eut dit, malgré « l'émotion inséparable d'un premier début », qu'ils n'avaient fait que ça toute leur vie.

CHARLES DUMAS